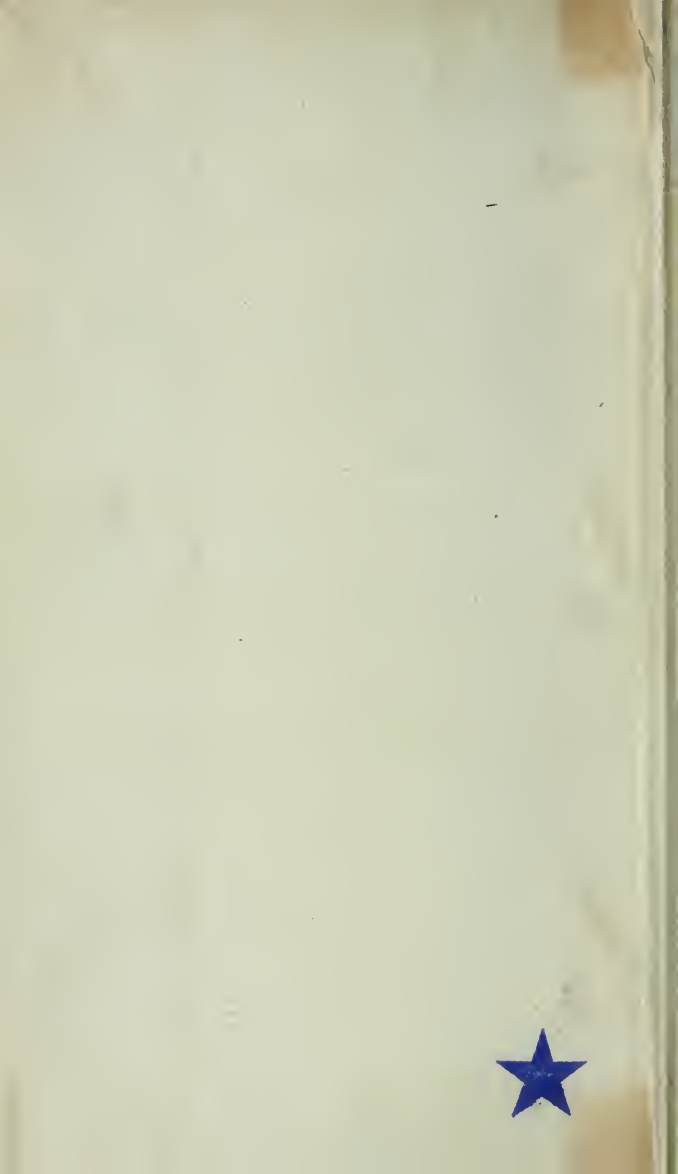

U d'/of OTTAWA
39003002161932



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 32.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES — TOME V.



A PARIS,
CHEZ MME VEUVE DABO,
A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.
1822.

LA VEUVE DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES,

TRAGÉDIE,

PAR LEMIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 30 juillet 1770.

AUX
MANES DE DORAT,
MORT
LE JOUR DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION
DE LA VEUVE DU MALABAR.

O mon ami, tu meurs! atteinte pressentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Époque vraiment inouïe!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie.
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire! [1]
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine et le plaisir, telle est la loi commune,
S'étoient toujours suivis, précédés tour-à-tour;
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Étouffé sous mon infortune;
Quelle joie en mon âme eût pu trouver accès?
Mon laurier! Qu'ai-je dit? La tige en est flétrie,

---

[1] Qu'on m'apprenne le plus tôt qu'il se pourra le succès de la Veuve du Malabar, cela me fera passer une bonne nuit. *Voilà les dernières paroles de* M. DORAT.

J'en ai vu sortir ton Cyprès ;
J'ai bu la céleste ambrosie
Dans le vase amer des regrets.
Absent, je te cherchois d'un œil involontaire,
A ce spectacle où tu cueillis
La palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis ;
A ce théâtre où le suffrage
De ton esprit exempt des mouvements jaloux,
Eût au destin de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux.
Mais tu n'es plus, et de ténèbres
J'ai vu couvrir la scène en ces cruels moments :
Au lieu des applaudissements,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres ;
Au lieu de jouir, j'ai frémi ;
La douleur remplissoit mon âme ;
Et des pleurs que peut-être a fait verser mon drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Eh ! quel mortel, ô gloire ! épris de ton phosphore,
Par la publique voix aux cieux fût-il porté,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore
Les parfums de la vanité ?
Malheur irréparable ! ami doux et facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé ;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorsque privé de Colardeau,
Tu jetois des fleurs sur sa cendre,
Ah ! comme lui dans le tombeau,

Tu devois donc sitôt descendre !
Comme lui, jeune encor, dans ta course arrêté,
Objet d'intérêt et d'alarmes,
Tu devois pour les arts, pour la société,
Rouvrir une source de larmes !
Aussi fécond qu'Ovide et souvent son rival,
En grâces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal ?
Déja ton nom célèbre et si digne de l'être,
Ornoit mes vers. Ah ! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparoître,
Pour t'y montrer dans le cercueil ?

FIN.

PERSONNAGES.

LANASSA, veuve du Malabar.

FATIME, confidente de la veuve.

LE GRAND BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

UN BRAMINE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

UN OFFICIER FRANÇOIS.

UN OFFICIER INDIEN.

Bramines.

Peuple Indien.

Officiers François.

Soldats.

La scène est dans une ville maritime, sur la côte de Malabar.

LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Un illustre Indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas :
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la religion, jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces États divers,
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

(Le bramine sort.)

SCÈNE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens, accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords,
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre asile;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,
Nous préparons encore un spectacle cruel,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dressons ces bûchers, consacrés par l'usage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage.
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh! ne peut-on sauver la victime nouvelle?
Son époux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers moments,
Si puissants sur notre âme et sur nos sentiments,
Où d'une épouse en pleurs, l'époux qui se sépare,
Exige de sa foi cette preuve barbare;
Ou dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle?

Pensez-vous que du sang dont on sait qu'elle sort
Elle puisse à son gré disposer de son sort?
Au nom de son époux, sa famille inquiette,
L'environne déja pour exiger sa dette;
L'affront dont en vivant elle se couvriroit,
Sur ses tristes parents à jamais s'étendroit,
Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée?
Où seroit son espoir? sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languissants,
S'abreuveroit de pleurs et mourroit plus long-temps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfants lorsqu'il ferme les yeux.
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain?

Observez le tableau des mœurs universelles,
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles :
L'empereur japonois descendant chez les morts,
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.
Les enfants pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le Massagète immole, et c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan :
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre, un honneur étranger,
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi, l'exemple affreux des coutumes barbares,
Autorise et maintient des excès si bizarres;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son âme frappée :
Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus,
Entendez-la crier d'une voix lamentable :
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
Hélas ! déja le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt;
Et votre aveugle loi, votre âme injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature,

Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inouï ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni bramine?
La femme naît pour nous, et par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
Prends-tu les préjugés des nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachements
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouements :
L'appareil des bûchers et leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre et près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans les temps, et vois dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des veuves de Céteus le combat glorieux :
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste ;
L'autre, du gage même enfermé dans son sein ;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos lois,
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix !
Ici tout est extrême. Eh ! vois nos solitaires,

Des fakirs, des joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux daus l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son âme,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières;
Quelques-uns se jeter au passage des chars,
Écrasés sous la roue, et sur la terre épars:
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure;
Tous braver la douleur et domter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie;
Il la force, en tyran, d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devoit être assez pour la constance humaine,
De supporter les maux que la nature amène:
D'inexplicables lois, par de secrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens;
Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connoître
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être.
Les dieux comme immortels, et surtout comme heureux,
A tout être sensible ont inspiré ces vœux:

L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
A porté sur lui-même une main meurtrière;
Comme s'il étoit né sous des dieux malfaisants,
Dont il dût à jamais repousser les présents.
Ah! la secrète voix de ces êtres augustes,
Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons?
Cette haine de soi n'est-elle point coupable?
Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable:
Et le ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi?

SCÈNE III.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'avez-vous su? Cette veuve fidèle
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
Ses parents l'entouroient et ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-temps sollicitée:
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir;
En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fière ou pusillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime;
Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,

Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
Paroît à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins ; et je vois sans surprise,
Surtout dans ces moments, sa conduite soumise.
Le siège avance, amis ; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est près d'entrer en maître :
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple ?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir ! hélas ! que je la plains !
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah ! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandoit pas !
Des usages ainsi l'innocence est victime ;
Ce n'est point seulement par la haine et le crime,
Que la cruauté règne, et proscrit le bonheur ;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loi ; la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare ;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être foible au mortel inhumain.

Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre :
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter ;
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle et te crie :
Qu'attends-tu de ce monde ? est-ce là ta patrie ?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu :
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama, dans ce temple, entends la voix terrible :
Tu deviens sacrilège, et tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidèle.

(Le jeune bramine sort.)

SCÈNE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

Quel sujet si pressant vous amène vers nous?

L'OFFICIER.

L'ordre du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'annoncez-vous?

L'OFFICIER.

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces moments sont déja trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,
S'élève entre le camp et les murs de la ville;
Du bûcher allumé les feux étincelants,
Brilleraient de trop près aux yeux des assiégeants.
Le gouverneur craindroit une cérémonie
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux bramines.*

Attendre! différer ce qu'il faut maintenir!
Quel est donc son dessein? quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête?

De sa fausse prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le siège un moment doive être suspendu,
Ah ! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices,
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices ?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêteroit-on ? Une coutume ôtée,
L'autre tombe ; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts.
Plus la coutume est dure, et plus elle est puissante ;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante,
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel respect auroit-on pour le bramine austère ?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence et d'erreur ;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit ;
L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise?
Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux;
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre;
Je n'en puis être exempte, et ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-temps par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon époux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,
Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible?
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé....

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon âme;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix; c'est la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière?
Quelle femme assez foible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas! j'ai renoncé dès long-temps au bonheur;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde,
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entends-je? ma surprise égale mon effroi.
Eh quoi! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse?

LA VEUVE.

Non : tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs.

LA VEUVE.

Le ciel n'a pas voulu....

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-temps renfermée ...

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre où du Gange abandonnant les ports
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse! pourquoi dans les mœurs malabares,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares?
Fatime, ah! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager?
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hyménée?

FATIME.

Grands dieux! Et votre époux vous immole aujourd'hui!
Quoi! vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui!
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel;
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant?

LA VEUVE.

J'ignore son destin;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il désira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas! si j'étois née,
Je cessois d'être esclave, et d'être infortunée :
Celui qui m'eût contrainte à passer dans ses bras,
M'auroit laissée au moins libre par son trépas;
J'aurois eu quelque espoir, fût-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire,
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre :
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime :

Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas!
Que je te sois fidèle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah! j'atteste le ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce temple avancer un ministre;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune bramine.*

Eh bien ! qu'annoncez-vous ? Sans doute le trépas,
Le deuil et la terreur accompagnent vos pas :
Venez-vous réclamer une affreuse promesse?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parois trop sensible.
Ses regards, attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
Et devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui ;
J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
Mais sur mes sentiments quel douloureux effort !
C'est moi qui dois, grands dieux ! vous conduire à la mort,
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'autel du sacrifice,

Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon âme attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces autels celui qui se destine,
Prend-il l'engagement sans l'esprit du bramine?
Ou comment né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître?
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras?
Faut-il avoir sitôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père?
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré.
Je trouve donc partout un usage sinistre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE.

Eh! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier,
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier,
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.

J'allois périr ! Où vont mes plaintes importunes ?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes;
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar comme lui sur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différents,
Mon frère à son aurore et moi dans mon printemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, madame, il périt au Bengale?
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly ? quel rapport !

LE JEUNE BRAMINE.

C'est là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh ! qui donc êtes-vous ?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! ma sœur !

LA VEUVE.

Dieux !

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse et reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô surcroît de rigueur dans mon sort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort!
Où sommes-nous? ah! dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleste!
Ah! cruel! dont le sort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère!
Tu dois vouloir ma mort, si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi! vouloir ton trépas? quel délire! ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice;
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare:
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare;
L'ordre de la nature est renversé pour nous:
Et de frère et de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.

Que m'importent vos lois? Que me fait votre usage?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'assiègent aux autels.
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du sang auroit perdu ses droits!
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure:
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible et barbare,
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare
Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère!
Le jour plus désirable et ma fin plus amère.
Crois qu'il m'en coûte assez, dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs:
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie?
J'appartiens à la mort qui réclame sa proie.
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion;
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage;

Plus je te suis et moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur, si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille
Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma foiblesse et mes larmes ?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,
Je n'en mourrois pas moins et je mourrois trop tard !
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice :
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice.

J'ai promis, en un mot; je ne puis désormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh bien! ma sœur, eh bien! terminons ce débat,
Change de destinée en changeant de climat;
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées;
Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous et la honte;
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des asiles pour nous;
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
Que chez tous les humains la nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus,
Immuables partout, et partout reconnus,
Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni les temps ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé!
Comment quitter ces bords? l'univers m'est fermé:
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme; empêche sur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,

Et qu'une telle image, attachée à ma fuite,
Ne me suive partout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas! moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle! il n'a pas le droit de t'attendrir;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur! le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester;
J'y vais rester encor pour te sauver la vie;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *seule.*

QUEL est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre?

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

AH! madame, une trève avec ces étrangers
Arrête le carnage et suspend les dangers;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trève est bornée.
Dans nos murs la terreur et le trouble est partout:

Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le général françois, sans dépouiller l'audace,
Avec le gouverneur traite devant la place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plus tôt
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.
Et prête à voir changer la loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, madame, vous vivrez
Du moment qu'aux François ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas.... cache bien ce mystère;
Fatime, qui l'eût cru? ce bramine est mon frère.
Oui, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances!
De vos autres parents les barbares instances
L'emportent dans ce cœur tristement affermi!
Un frère en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire:
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur.
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon âme attendrie un trop cher souvenir,

Sans avoir à combattre encor dans ma misère,
La voix de la nature et les secours d'un frère?

FATIME.

Eh! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs?
Pourquoi désespérer? tout vous presse de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé; le dirai-je! un espoir
Plus cher à votre cœur et qu'il peut concevoir.
Eh! qui sait, dans le camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence?

LA VEUVE.

Je saurois son destin!... dieux! quel espoir m'a lui!
Heureuse Lanassa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon âme en ces moments ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein et perd de sa constance.
Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conserveroit son amour et sa foi?
Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée?...
Fatime, où m'égaré-je? Ai-je donc oublié?...
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel espoir trompeur ton zèle me rappelle!
Tu veux me consoler? tu m'accables, cruelle!
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.
Respecte en ces moments ma constance, ma gloire,
Ma résolution; enfin, laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune François,
A mon amour, à moi, fût ravi pour jamais;
Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette,
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

LA trève que je viens d'accorder à la ville,
A nos guerriers ici laisse un accès facile;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis :
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que partout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sais que de ce temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré;
Mais par le gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée.
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trève un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite.

Déja de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant, je vois ce peuple entier,
En esclave asservi par le bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans sont passés, depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père;
Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour;
Que je vis vers moi seul sa jeune âme entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise,
Par qui cette cité nous doit être soumise,
Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour,
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle;
Son nom est Lanassa; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les lois de la guerre on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir ?...

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile ;
Va, ne perds point de temps pour en être éclairci.
Il suffira pour toi de la nommer ici ;
La caste dont elle est, dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.

(*L'officier sort.*)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *seul.*

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanassa ! vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu rester libre ? un cruel hyménée,
Sous son joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon pays, si je donne en ce jour,
Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanassa, si troublant ton asile,
Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville ;
Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! quel est son sort et que viens-tu me dire?
Sais-tu si Lanassa....?

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur;
Le peuple dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment! explique-toi, parle.

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans les feux dévorants va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu;
Elle suit son époux....

LE GÉNÉRAL.

Ah! dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le temple déja la victime est entrée;
Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.

Les riches ornements dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort, et j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle;
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle:
De ma défense, ami, l'infortune a besoin;
Voler à son secours, voilà mon premier soin:
Et j'atteste le ciel et ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Eh! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? et quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?

SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses bramines,* LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES DEUX OFFICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen, quels sont donc ces murmures ?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu ;
Au mépris de la trève on répand les alarmes ;
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes ;
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnois au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre ?

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur âme.

(A l'officier françois.)

Cours, suspends en mon nom les transports des François :
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Barbare, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité !

Des temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits :
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,
Et que le sacerdoce auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,
Tu fais des cruautés une loi de l'État,
Et l'apanage affreux de ton pontificat!
C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consument;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux;
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de sa douleur!
Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je connois la pitié; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible;
Dans l'excès des tourments elle est prête à périr,
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide,
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité :
Montalban, sur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible et fière
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain.
Le temps autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur: plus l'usage est antique,
Plus il est temps qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare! de quel nom faut-il que je te nomme?
Toi prêtre! toi bramine! et tu n'es pas même homme.
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tu,
Né dans nous, avec nous, et l'âme de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître?

De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes,
De l'attendrissement jamais senti les charmes?
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltants,
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissants.
Je te rends grâce, ô ciel! dont la voix tutélaire
M'appeloit dans ce temple, ou plutôt ce repaire.
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains;
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Éteindras-tu l'amour? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé sur la base immortelle
Dé la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux?
Un généreux amour, conservé dans les âmes,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes;
Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux,
Crois-tu que nous soyons plus indulgents pour nous?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert;
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
Autant que la raison, l'équité l'autorise;
Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris?
Hâtoient par le poison la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas; ces épouses fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime sur la terre est toujours étranger:
Comme tous les fléaux, il n'est que passager;

C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare.
La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
Écoute ; vos bûchers, vos spectacles d'horreur,
N'ont que trop justement excité ma fureur ;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre ;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous.
Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière.
Que dis-je ? applaudis-toi, quand je lui tends la main ;
Laisse là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère ? eh bien ! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé :
Ils domtent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran ! je vois trop que ton âme inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce temple, ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé ;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire ;

Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sauroit employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

SCÈNE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

LA veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornements dont elle étoit parée;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce transport et quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir:
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point: malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.

Tyran d'un sexe foible ! ah ! tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats !
Nos chevaliers françois, remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchants,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout temps.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête ; oui, c'est sa gloire même
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort, la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son âme et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur ;
Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'ACCOURS vers vous, seigneur ; ah ! savez-vous les vœux,
Les soins du gouverneur et ses complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trève, en ces funestes lieux,
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au bramine, impunément barbare,
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au bramine endurci!
Pour la faire périr on me jouoit ainsi!
Ah ! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon camp, et que la guerre achève
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers.
Allons : les perdre, amis, c'est servir l'univers...
Mais la trève subsiste, et ma foi n'est point vaine.
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même temps
L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;
Que dis-je? exterminer cette triste cité,
Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité?
Non; du lâche bramine et de son artifice,
J'ai peine à croire encor le gouverneur complice;
De tant de perfidie il n'a pu se noircir:
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime:
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux et montrons-nous François.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin ! voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces moments
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassements ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrette flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon âme ;
Et la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paroître heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle !
O toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi dont le souvenir, si cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

La parole, madame, à vos parents donnée,
Ne laisse aucun retour à votre âme enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre âme a déja pris, dans ses devoirs pressants,
Un courage au-dessus des révoltes des sens;
Elle s'élance aux cieux, où pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs;
Vous en raffermissez les profondes racines;
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers;
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers,
Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
Tandis que votre nom sur la terre vivra,
Du pays Malabare aux sommets d'Eswara,
Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves,
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un Dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je!
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur;
Hélas! en prononçant ma sentence mortelle,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi,
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurois pu différer d'un an mon sacrifice;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice;
J'ai craint que l'on n'osât, sur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme:
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter? qu'avez-vous dit, madame?
Etouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
L'humanité! foiblesse! impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien!
Ce vœu trop indiscret dont votre âme est séduite,
De votre sacrifice affoiblit le mérite;

Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
Ces fiers Européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système;
Mais plus ces étrangers, nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs moeurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes :
D'une âme haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez en ces moments que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III.

LA VEUVE, *seule.*

Où fuir? où me sauver d'un horrible trépas?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,
Je la sens.... Que de maux avant de cesser d'être!
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître!

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort;
Connois mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégeants la généreuse envie
Auprès du gouverneur hautement t'a servie:
Tu vivras, il l'exige; un dieu consolateur
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non ; l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous !
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une sœur ou sauver une amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir ;
Mais aux yeux du bramine à ce point m'enhardir,
C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain !
Hélas ! l'Européen ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le grand-prêtre.
Ah ! combien j'en souffrois ! Il court au gouverneur ;
A te sauver la vie il a mis son honneur,
Et sans tes surveillants, dans sa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connois trop la loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime.
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien :
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connoître ?

(*A part.*)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être....

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté.
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeants qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer;
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce guerrier se déclare.
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité;
Le bramine jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux.
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.

(Au jeune bramine.)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Eh quoi! malgré la trève, il périroit, Fatime!
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel ! qu'allez-vous faire ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quel périls mon intérêt l'expose.
Il peut perdre la vie, et j'en serois la cause.
Je crains pour lui l'appui qu'il daigne me prêter;
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter;
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCÈNE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne l'abandonnez pas : pour chercher le grand-prêtre,
Le général françois ici va reparoître;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.

SCÈNE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes!
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCÈNE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur, où courez-vous? je mérite peut-être....

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'est suspect et jusqu'à la pitié;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, seigneur, que mon cœur vous révèle
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle.
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous, et puis vous y servir.
Connoissez en un mot toute ma destinée :
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur ! elle !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! dieu ! s'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grâce, avec les miens ;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens :
Ma sœur prête à périr par des lois inhumaines,
Sur un bûcher ! ah dieux ! son sang crie en mes veines ;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue.
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché

A son cruel devoir son cœur est attaché;
Devoir d'autant plus dur à son âme asservie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
N'étoit point le lieu que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit, d'un lâche effroi saisi,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle!
A la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle!
Son sort me touche, moi qui lui suis étranger;
Comme homme seulement je viens la protéger.
Le lâche! que fait-il? qu'est-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu;
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu:
Autant que je le puis, je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature;
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui sur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie.
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie;
Mais je suis trop heureux dans ces moments d'effroi,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne;
Arrachons Lanassa...

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!
Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, seigneur, vous est donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorois mes maux, je venois de si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur...

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.
Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez? qui! vous?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas...
Et la trève interdit, seigneur, la force ouverte;
Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains par d'aveugles transports
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Eh! que peux-tu pour elle en ce péril extrême?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois;

Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire et le meurtre la suit;
Si le bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au-dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près et si loin d'elle! ah! chaque instant me tue.
Je frissonne d'horreur; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorants croit entendre ses cris.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! seigneur, commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortiroit bientôt la révolte publique;
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien;
Les esprits soulevés n'écouteroient plus rien.
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous;
Dérobez-vous surtout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! je veux t'en croire et suis sans défiance:
Mais de ton zèle ici pour première assurance,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous? non, non; il me faut, au contraire,
Feindre encor de garder ce fatal ministère:
Il seroit aussitôt remis en d'autres mains;
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raisons; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance; adieu, seigneur; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble;
Adieu, comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Vas-tu donc la chercher?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que sa vertu constante...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime;
Tu ne connoissois pas le prix de la victime,
Cruel! tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je respecte la loi;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violents où tu me vois livré,
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.

J'aurai les yeux partout; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel! tous les tiens, tes autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Quel est donc cet excès de démence et de rage?
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.
De la religion il attaque les droits;
Pour sauver la victime il veut changer nos lois.
Ne perdons point de temps, écartons la tempête;
Que dis-je, l'écarter? tournons-la sur sa tête,
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple et l'État.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers; un bûcher est dressé au milieu de la place; on voit au loin la mer.)

SCÈNE I.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime.
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port;
Des traîtres corrompus par les dons du bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours;
L'escadre européenne, à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déja la suite;
Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment...

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, et surtout les secours
De cet Européen qui protégeoit ses jours!
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier, j'empêcherai sa mort.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

Dans un si beau dessein cet étranger succombe:
Ma déplorable sœur dans l'abîme retombe.
J'espérois que son cœur, qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort et lui.
Cruelle! avec transport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre!
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un secours que le ciel rend si vain!

SCÈNE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

Peuples, soyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardents à vous poursuivre ;
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminoit la trève ;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordois la justice et la nécessité.
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives ;
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives,
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
Au premier bruit semé, que d'une main hautaine
Le chef des assiégeants prétendoit arracher
Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher ;
Brama qui la protège, et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie ;
Il repousse par moi d'audacieux mortels,
Il conserve vos murs, et venge vos autels.

(Au jeune bramine.)

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime ;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui ! moi ! qu'après ton crime,

Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la trêve et ces lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles;
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un dieu libérateur!
Ah! lorsque ta fureur et ta haine couverte,
Du chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je? tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter, toi, traître?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvois la moitié,
La moitié la plus foible, et la plus malheureuse;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphème, outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne sais pas encor ce que j'osois ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa, je servois la nature,
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure !

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux ?

LE GRAND BRAMINE.

De nos lois, de nos mœurs, tu te faisois le juge,
Tu veux sa honte ! un frère !

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire :
Pour la sacrifier je ne suis point son frère,
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien ;
Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périsse sur ces bords ta coutume cruelle !
Je connois la nature, et je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE.

(A un autre bramine.) *(Au jeune bramine.)*
Amenez la victime. Un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,

C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits:
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon âme endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte et mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanassa, condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains qui formez son cortège,
Et par ma foible voix quand le ciel la protège,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas:
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas?

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses parents*, LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, PEUPLE INDIEN.

LA VEUVE, *égarée*.

Où suis-je? où vais-je? dieux! autour de moi tout change.
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, ciel! je vois s'approcher?...
Fuyons; il me saisit; il m'entraîne au bûcher;
Il se découvre: arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros....

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous?

LE GRAND BRAMINE.

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un guerrier! eh! pourquoi m'offroit-il son secours?
Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours?
Quel est-il ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connoît pas et qui m'ose défendre,
Que mes malheurs ici touchent si puissamment?
Les François ont-ils tous le cœur de mon amant?

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous? qu'avez-vous osé dire?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer,
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! tu dois le pleurer.

LA VEUVE.

Le pleurer! eh, qui donc? ô douleur qui me tue!

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle? ah! quel horrible instant!
Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur!

LA VEUVE.

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie?
(*Les bramines la séparent de son frère, elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands dieux?

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ses troupes,* ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

Lanassa dans la flamme !

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant !

LE GÉNÉRAL.

Courons ! vivez, madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort ?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur !

Lanassa !

LA VEUVE, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du général françois avant de le nommer.*

Montalban ! toi mon libérateur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, seigneur, c'est vous, double faveur céleste !
Vous vivez, je vous vois, grands dieux ! qui l'auroit cru ?

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
Un golfe abandonné nous a servi d'asile ;
Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel ! un moment plus tard, quel eût été mon sort ?
Ainsi, l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,

En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon roi, les François, ton frère et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
Pour épargner le sang dans la place soumise !

(Au grand bramine.)

Toi dont le ciel confond les complots et les vœux,
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime étoit d'un lâche et n'a rien qui m'étonne ;
Mais François je l'oublie, et vainqueur je pardonne :
Je te laisse le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇOIS, SOLDATS, PARENTS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défense !
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé ?
Ah ! le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre !
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le ciel vous devoit la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices:
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
Louis pour l'abolir s'est servi de ma main:
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, et lui l'humanité.

FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1760.

NOTICE SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin naquit à Paris au mois de mai 1706, de Joseph Saurin, géomètre distingué, et membre de l'académie des sciences. Au milieu des savants de tous genres qui entourèrent pour ainsi dire son berceau, le jeune Saurin puisa le goût de la poésie; mais la modicité de la fortune de son père ne lui permettant pas de se livrer à son penchant, il eut le courage de le vaincre et suivit pendant quinze ans avec succès la carrière du barreau. Avant de se faire connoître pour auteur dramatique, il fit paroître, sous le voile de l'anonyme, *les Trois Rivaux*, comédie en cinq actes en vers, qui eut six représentations. Il avoit entrepris d'y faire des corrections; mais elles ne furent point achevées. Saurin avoit quarante-quatre ans lorsqu'il donna *Aménophis*, son premier ouvrage avoué. Cette tragédie, mise au théâtre le 12 novembre 1750, n'eut point de succès. Elle fut suivie de *Spartacus*. Cette pièce regardée encore aujourd'hui comme la meilleure de son auteur, parut pour la première fois le 20 février 1760, et fut jouée neuf fois. Le 22 décembre de la même année, Saurin fit jouer *les Mœurs du Temps*, co-

médie en un acte en prose, qui eut beaucoup de succès.

Blanche et Guiscard, imitation de Tancrède et Sigismonde, tragédie anglaise de Thompson, parut pour la première fois le 25 septembre 1763, et fut interrompue à la troisième représentation. Elle a été reprise plusieurs fois avec succès.

L'*Anglomane,* comédie en un acte en vers libres, jouée avec succès le 23 novembre 1772, est la même pièce que l'*Orpheline léguée*, représentée sept ans auparavant en trois actes, et à laquelle l'auteur jugea à propos de retrancher plusieurs scènes.

Saurin a encore mis au théâtre *Béverlei*, drame en cinq actes et en vers libres, imité d'une pièce anglaise intitulée *the Gamester,* le Joueur, dont l'auteur est Édouard Moore. La pièce françoise parut pour la première fois le 7 mai 1768, et fut jouée treize fois. On a encore du même auteur *le Mariage de Julie,* comédie en un acte en prose, qui n'a pas été représentée.

Saurin avoit été reçu à l'académie françoise le 13 avril 1761 à la place de l'abbé Duresnel, et mourut à Paris le 17 novembre 1781, âgé de soixante-seize ans.

PERSONNAGES.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Émilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
Gardes.

La scène est dans le camp de Spartacus.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté,
Rome aux Insubriens offre la liberté:
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse;
Je le hais, mais je hais encor plus les Romains:
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,

Son bras des légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Écrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant.
Oui, sans se réparer, toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS, *l'interrompant.*

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage:
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,
Regarder en arrière est une lâcheté:
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,
Va bientôt de sa chute épouvanter le monde.
Déja, dans notre camp, et sous nos étendards,
Aux cris de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.

Ah ! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé ;
De son ambition instruments et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes ;
Mais, grâce à Spartacus, nos yeux se sont ouverts,
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Lève un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros !

SUNNON.

Non ; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle....

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres ?
Fils d'un chef de Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suèves, un jour, il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie ;
Son père Arioviste est privé de la vie ;
On enlève la mère et le fils au berceau ;
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau :
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mère, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractère,
Démentant de son sort la bassesse étrangère,
Le distingua bientôt du reste des mortels.

Tu connois des Romains les passe-temps cruels;
Ce spectacle de sang et ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude:
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneur.
Ils le prennent pour chef; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée:
Il la forme, et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des heros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent désir dont il est dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout, que lui-même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre)
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur:
D'ailleurs, que m'offre-t-elle? Un appât suborneur.

Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir:
Je vois en frémissant que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande âme m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire.
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentiments et même les balance,
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur:
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore:
Il sait de me venger que la soif me dévore;
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare:
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglants arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui! c'étoit une Romaine!
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine;
Il tremble pour l'objet respectable et chéri,
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin,
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes;
Il connoît les Romains, il sait.... Mais le voici.
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(Sunnon sort.)

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

ALBIN ne revient point.... Affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir.
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le ciel a marqué ce terme à notre gloire:
Rome le sait trop bien, une mère est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.

Eh! quelle mère, hélas! Avec quelle constance;
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mère.
La guerre est une loi de sang et de rigueur:
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.
Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;

(*A part.*)

J'en respecte la voix... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier!...

(*A Noricus.*)

Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.
Oui, par nous, sans pitié, Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu:
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine...

Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mère,
Je ne puis écarter une image trop chère:
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;
Il pèse sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue?

SPARTACUS.

Non; n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal:
Non, je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instants de plus;
Que, mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie:
Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable,
Que la vertu consacre aux siècles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:

Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mère conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,
Votre envoyé paroît.

SCÈNE III.

ALBIN, *tenant un poignard*, SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS, *à part*.

Je frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard?

ALBIN.

Je tremble de parler...
Ah! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mère?...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence*.

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres!...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,

Ils ont à votre mère annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous, fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mère; elle, sans se confondre:
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre. »
A ces mots, d'un poignard, que receloit son sein....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit.... On accourt, mais en vain;
Sa main, tout à la fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc: « Je suis libre, dit-elle,
« Tyrans! qui sait mourir brave votre pouvoir....
« Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
« Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chère,
« Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mère. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!..
(Prenant le poignard des mains d'Albin.)
J'en jure sur ce fer.... Mânes chers et sanglants!...

SCÈNE IV.

SUNNON, UN TRIBUN, SPARTACUS, NORICUS, ALBIN.

LE TRIBUN, *à Spartacus:*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous?... ô justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit sur un char,
Que de deux légions entouroit le rempart.
Soudain nous paroissons, et, d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts, on perce, on enfonce leurs rangs :
Bientôt au pied du char tous les chefs expirants
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah ! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mère et mon fils vous demandent son sang,
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut....

SPARTACUS.

(À part.)

Oui, je le veux, oui.... La douleur m'égare....
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah ! songez....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh ! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mère irritant sa fureur....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah ! que dis-tu, Sabine ? et quelle est ton erreur !

(A part.)

Spartacus un barbare !... Aveugles que nous sommes !
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes ;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah ! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel, en effet, que Rome le publie !
Ah ! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et, pour toutes vertus, n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révère !
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin.... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur !... Quoi ? madame, il se pourroit....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-temps;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire?... O ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus?

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mère à Crassus secrètement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré.
J'admirois que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,
En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'âme occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Une action d'éclat,
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire;
Pour la première fois j'assistois à ces jeux,
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux, avec horreur, se portoient sur l'arène;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,
Se mêloient à la joie, aux applaudissements.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :
Il les fouloit aux pieds; il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arène soudain on vit paroître un homme,
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche :
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe.... Celui-ci s'élance avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple, à grands cris, applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire :
« Peuple Romain, dit-il, vous, consuls et sénat,

« Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
« C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
« Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,
« Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs !
« Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
« Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tibre
« Que, si Spartacus vit et se voit jamais libre;
« Des flots de sang romain pourront seuls effacer
« La tache de celui que je viens de verser.... »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse.

(Voyant Sabine en pleurs.)

Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse?

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.
Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon âme prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits....
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix;
Tarente en fut l'écueil; Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts !
Au temple de Vesta, femmes, enfants, vieillards,
Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse :
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits;

On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelants d'une barbare joie,
Des cruels.... Écartons ce funeste tableau....
Pour asile l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta, d'une main, embrassant la statue;
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel par un dernier regard,
Quand Spartacus parut, comme un dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire!

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux!
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh! que, pour secourir la triste humanité,
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage!
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les temps il fut d'illustres conquérants,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont frères.

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus:

Vous lui devez beaucoup ; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah ! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus :
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte ;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me surmonte....

SABINE, *l'interrompant.*

Mais devant votre père on porte les faisceaux,
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave ; et, quoiqu'on le renomme....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-temps l'esclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang.
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas, en effet, une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,

Et dont les descendants, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissants destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Eh! vous louez le bras armé pour nous détruire?
Un ennemi de Rome?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire.
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer.
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici, renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur;
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur, en secret j'en nourrissois l'idée;
Mais, enfin, me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui.

Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein;
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCÈNE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Émilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains,
La fille du consul, tombée entre nos mains,
Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*
(La reconnoissant.)

Quelle voix! et quels traits!.. Émilie!
Est-ce un songe, madame?... En croirai-je mes yeux?
La fille de Crassus... vous, Émilie?.. O Dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur, peut-être, plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur....

A se percer le sein Rome a forcé ma mère...
Crassus est son consul!.. Crassus est votre père!..
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie :
Crassus de votre mère a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?.. Quelle honte! ô ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mère n'est plus!.. Quoi! son sang fume encore,
Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!..
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi qui de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets?
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnoissance!

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon âme :
Ma mère, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse;
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,
C'est celui qui la domte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!...

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle;
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir....

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï....

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi.
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche:
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche;
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays....
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance.
Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux:
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon père,
Messala doit venir, et peut-être.... j'espère....

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien; non, je vous tromperois;
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Émilie.*

Madame, pardonnez, si ne pouvant me taire....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?

ALBIN.

On veut, seigneur, que vengeant votre mère,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame; entrez dans cette tente....
Ils me verront.... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect....
Soyez sûre, du moins, que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

DAIGNEZ leur pardonner un trop juste transport :
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense,
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande ?
Ah ! je rejetterois la plus juste demande,
Si la rébellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir ? Votre opprobre et le mien....
(Aux chefs de l'armée et aux soldats.)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous ?... C'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :
Ce n'est qu'à leur exemple ; ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple ?
(Aux chefs de l'armée et aux soldats.)
Vous par qui les punit le ciel qui nous contemple,

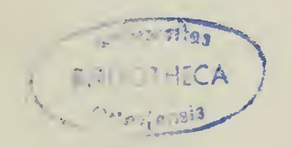
Serez-vous criminels et barbares comme eux ?
Vous êtes plus vaillants ; soyez plus généreux.
La grandeur d'âme est rare et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune ;
Ah ! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux ;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est, par l'impunité, les enhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande, à grands cris,
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien ! à vos fureurs moi-même je me livre ;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,
Plongez vos bras fumants dans le sein d'Émilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie :
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous ;
Que par les fondements votre ligue frappée,
Sera dans peu de temps détruite et dissipée ;
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus :
La liberté par vous eût relevé son temple ;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple :
(Découvrant sa poitrine.)
Vous en serez l'horreur.... Frappez, voilà mon sein ;
J'ai trop vécu.



NORICUS, *interdit.*

Seigneur !...

SPARTACUS.

Qui retient votre main ?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie.
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie ?
Oubliez les serments qui vous tiennent liés :
Je vous les rends. Frappez.

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh ! pensez-vous ainsi désarmer ma colère ?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frère,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit....
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh bien !...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang....

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats !
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre....
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre...
(*Aux chefs de l'armée.*) (*Les chefs de l'armée se relèvent.*)
Levez-vous, compagnons.... Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir :
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage....

(Aux soldats.)
Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner.... Il faut s'en rendre dignes;
Et, par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspends l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(Les soldats se relèvent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.

SCÈNE II.

SPARTACUS, *seul.*

L'INDULGENCE affoiblit et perd la discipline....
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine....
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mère! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon âme est blessée!
Ah! pardonne.... A l'amour je suis loin d'obéir:
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue, à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'ENVOYÉ du consul....

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!...
(A Albin.) *(A part.)*
J'ai promis de l'entendre.... O ma mère! ô destin!...
(Albin sort.)

9.

SCÈNE IV.

MESSALA, SPARTACUS.

SPARTACUS.

CROIRAI-JE, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme,
En esclave, en rebelle indignement traité ?
Mais, lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête;
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand, venant de forcer ma mère à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi:
Ne craignez pas pourtant.

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi:
Je connois Spartacus; sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard :
Je croirois l'abaisser en venant de sa part.
Le consul m'a chargé d'un autre ministère :
Il ne députe ici qu'en qualité de père.

SPARTACUS.

Eh ! quel espoir encor lui peut être permis,
(*A part.*)
Quand ma mère.... Ah ! cruel ! qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte ?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,
Si cet esclave, enfin, ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née.
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abîme.
Rassurez-vous, seigneur; l'humanité m'anime;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoît vos vertus; et sa reconnoissance...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.
Qu'il rende grâce au ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'âme d'un barbare... ou plutôt d'un Romain....
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mère et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mère un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave !... Eh ! quel droit me mit entre vos mains ?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes ?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines !
Elle voudra s'en faire un titre révéré !...
Quoi ! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon père,
Traîne en captivité le fils avec la mère,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux ?...
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux,
Dont il ose ravir la dépouille sanglante....
(*A part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante ;
Mais à la terre, enfin, le ciel donne un vengeur.
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,
Il est temps d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace
Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend et maintient un empire ;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux :
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même désir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est : malheur au vaincu !

SPARTACUS.

Eh ! malheur donc à Rome !... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave.

Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque, de votre aveu, le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome, en effet? qui furent vos ancêtres?...
Un vil amas de serfs, échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs....
(*A part.*)
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...
(*A Messala.*)
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice.
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal, sans doute, et devant son vainqueur.
En barbares, surtout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais, vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente, abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au désir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces âmes sanguinaires,
Des plus nobles projets instruments mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,

Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies,
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand: mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter:
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentiments il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice.
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de père....
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère.
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce seroit en vain. Sa ruine ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide....
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide.

Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.

Spartacus ne fait point de la guerre un commerce;
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi : s'il remplit mon espoir,
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre :
Retournez au consul; sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCÈNE V.

SPARTACUS, *seul.*

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre!... Ah! je l'ai dû, sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCÈNE VI.

ÉMILIE, SPARTACUS.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte...
Que de cet entretien je crains la réussite!

Il part.... Ah! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon père....

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir.
A ce père si cher dans peu d'instants rendue,
Émilie, à loisir, jouira de sa vue.
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus!
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre..

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs; votre âme est attendrie:
Ah! pourrois-je penser?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant, enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisements
Te déroboient encor mes secrets sentiments.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'âme atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte:
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah !...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'achève... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme, joint à tant d'humanité ;
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il élève entre nous ;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère ;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur !
Qu'en me désespérant il console mon cœur !
Qu'il déchire, à la fois, qu'il élève mon âme !
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu :
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru ;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort ; et si Rome succombe,
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.
Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit : un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une Romaine...
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel !

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez, du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Non ; jusqu'au camp de mon père
Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SPARTACUS, *seul.*

Elle sort !
Mon âme sur ses pas s'attache avec transport ;
La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité ! nécessité cruelle !
Pour la dernière fois je viens donc de la voir !
O combien sur un cœur l'amour a de pouvoir !
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême !...
Ah ! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels :
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels ;
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse....
Allons ; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez, du moins, un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers ou la mort.
Osez le secourir, et la vengeance est sûre....
Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore....

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,
Qui voit le camp romain, le serre et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déja, de toutes parts,
J'y vois des légions flotter les étendards.
De dards, de javelots, une forêt pressée
Offroit partout de fer la cime hérissée,

Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage :
Mais le lieu, le soleil protègent les Romains;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains.
Ma troupe est repoussée; en vain je la ramène.
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne,
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard :
« Lâche! arrête, dit-il.... Compagnons, qu'on me suive,
« C'est là qu'est l'ennemi. » Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme;
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros; c'est un dieu.
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu.
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne :
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté.
Sur la cime déja l'étendard est planté,
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite....
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite;
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé.
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-même forcé.

NORICUS.

Je ne balance plus.... Mon honneur offensé....
Oui, Sunnon.

SCÈNE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS, SUNNON.

SPARTACUS, *à Noricus.*

Noricus, je confesse, à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport :
Vous avez vaillamment secondé mon effort,
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être
Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès aplani le chemin.
Votre haute valeur est partout reconnue.
Calmez le fier courroux dont votre âme est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*Lui présentant la main.*) (*L'embrassant.*)
Touchez dans cette main... embrassez votre ami,
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage...
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur :
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme.

SPARTACUS.

Non, sans doute... Eh bien! donc, je crois qu'au fond de l'âme
Noricus ne me garde aucun triste retour :
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue :
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici. J'ignore ses desseins;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfants de la victoire,
Le jour approche, enfin, où guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçants, d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

CRASSUS, *sa suite, restant au fond du théâtre;* SPARTACUS.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage,
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel, irrité contre nous,
Spartacus a trop bien secondé le courroux :
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême

Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup d'œil, indépendant du sort,
Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur;
Du succès trop souvent la fortune dispose.
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause:
Il a favorisé l'ennemi des tyrans...
Mais, sans plus nous livrer à de vains compliments,
Qu'avez-vous résolu? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée?

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre.
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions, que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter? Rome avec un rebelle,
Et dont la tête encore est proscrite par elle!
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure; il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non ; à votre malheur je suis loin d'insulter ;
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire.
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser.
Sachons ce que par vous ce sénat me propose.
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose ?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens ;
Rome à leur subsistance assignera des biens :
On fera chevalier le chef qui vous seconde ;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurois pu l'accepter ;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un temps pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers !
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme.
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices ?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus :
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton ; et si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas ;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des États,
Rome peut, dès demain, tomber en ma puissance.
Eh ! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront fait citoyens ;
« Rome à leur subsistance assignera des biens :
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde ;
« Avec vous au sénat je régirai le monde... »
Mais peut-être demain, sénateurs, citoyens
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens ;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles ;
Un noble désespoir enfante des miracles ;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers ;
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage :
On fit parler les dieux ; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.

De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise,
Et j'espère...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir.
Notre courage, au moins, ne se peut démentir.
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et, après un moment de silence, il revient sur ses pas.)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus.
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus?
Prenez Rome pour mère, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, *à part.*

(A Crassus.)

Qu'entends-je?... Quoi! seigneur, votre fille Émilie....

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...

(A Crassus.)

Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie:
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,

Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire?...
Mais fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous...
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître...
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître:
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine, enfin, elle m'a trop su plaire;
C'est vous dire à quel point je la dois estimer:
Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il faut y renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme.
Je n'achèterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis;
Je le dis à regret: ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis: il n'en est qu'un, mourir.
(*Il sort avec sa suite.*)

SCÈNE IV.

SPARTACUS, *seul.*

A QUELLE épreuve, ô ciel! il a mis mon courage!...
Sa fille!... Quel trésor eût été mon partage!
Il l'offroit à mes vœux; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais; mais je sens qu'en mon cœur combattu,
Le consul, sa présence animoit ma vertu...
Que dis-je?... ah! malheureux! souviens-toi de ta mère!
Tu lui promis vengeance; il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglants,
Qui du séjour des morts réclament tes serments;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue,
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mère.... Votre fils ne sera point parjure.
Non, vous serez vengée.... et, de nouveau, j'en jure,
Rome, tu périras.... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre....
Et vous à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, *seul.*

Crassus vouloit traiter; Spartacus s'y refuse:
Seul il décide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait.
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.....
Oui, mon âme, en secret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine.
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCÈNE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et, par des cris de rage,
Du soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal.
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal.
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(*A Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois; mettez-vous à leur tête...
(*Aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu...
Allez.
(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

SPARTACUS, *seul.*

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCÈNE IV.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS, *à part.*

(A Albin.)

Ciel! Émilie!... Albin, je ne la veux point voir...
Volez, que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Émilie.*

La voici.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramène?
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis.
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amène; et la fière Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.

Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime,
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu ?

ÉMILIE.

Non ; et pour le salut de mon père et de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux.
Mais toi-même, aujourd'hui, crains de souiller ta gloire ;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire ;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh ! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense ?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance :
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi ;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix ?

SPARTACUS.

Ah ! loin de Spartacus cet indigne partage !
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage ?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel

M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines,
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur :
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah ! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre ?...
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre ;
Et tu verrois bientôt l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour à tour, tour à tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple. En grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage ;
Elle est pour les États le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique ;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique ;
Son luxe insatiable engloutit les États ;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien ! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le temps,
Viens ; par Rome adopté, sois un de ses enfants ;
Viens ; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre ; il te reste une plus noble gloire ;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire.
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs :
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis, en furieux, une aveugle colère ;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire ;
J'ose t'en conjurer, Spartacus, tu le doi,
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Émilie enfin ; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui ? moi, vous y confondre !... O ciel ! moi, vous haïr !
Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance :
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment !
Maître de se venger, on pardonne aisément ;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel ! c'est donc par moi qu'il te faut commencer.
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,

Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*Lui montrant un poignard.*)
Ce poignard....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez.... Ciel!

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse.
Sauve Rome et mon père, ou je péris... Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCÈNE VI.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE.

ALBIN, *à Spartacus.*

SEIGNEUR, tout est perdu;
Noricus aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens, d'un côté, sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Émilie.*

Perfide!...

ÉMILIE.

Vous croiriez?...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.
(*Il sort avec Albin.*)

SCÈNE VII.

ÉMILIE, *seule.*

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste !...
Mais, hélas ! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus !... Ah ! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie....
C'est elle cependant qui t'arrache la vie ;
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur....
(On entend le bruit d'un combat.)
Ciel !... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes !
On force cette tente ; et, le fer à la main,
Mon père... Ah ! Spartacus, quel sera ton destin?

SCÈNE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains ;* ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*

Allez ; que la poursuite achève leur défaite :
Qu'à Spartacus surtout on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi...
(A Emilie.)
Ah ! ma fille...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non ; j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise.

Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer;
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'âme flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour...
Oui... Messala s'avance.

SCÈNE IX.

MESSALA, CRASSUS, ÉMILIE, *suite.*

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous, à l'instant, vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras :
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats ;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourants.
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles,
Qui, pour l'environner, développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage, à cet aspect, sa grande âme est émue ;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein : la pointe étincelante
Perce de part en part, et sort toute sanglante.
Noricus à ses pieds roule en se débattant ;
Le fer reste engagé dans son sein palpitant.
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,
Et ce grand homme alors, cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux !

SCÈNE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *suite.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus ; mais votre âme inflexible et superbe

Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.
De tout ce grand projet que reste-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah ! si consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi ; tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus ; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître ;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur ?...
(*A part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu ?

SCÈNE XI.

UN TRIBUN, SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *suite.*

LE TRIBUN, *à Crassus.*

Près d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie.
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques soldats de sa suite.*

Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.
(Il sort avec Messala, le tribun et une partie de sa suite.)

SCÈNE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*

Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.
(Les gardes se retirent au fond du théâtre.)
(A part.)
Que je me sens émue!...
(A Spartacus.) *(A part.)*
Spartacus!..... Ciel! il garde un silence glacé,
Un morne désespoir sur son front est tracé;
Il ne voit, n'entend rien.... Ce spectacle me tue....
(A Spartacus.)
Spartacus! ah! sur moi, du moins, tourne la vue.
L'excès de ma douleur ne peut te consoler;
N'importe.... Vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire ?
Je suis vaincu, captif.... O ciel ! et je respire !
Me plaindrai-je d'un traître, immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux, protecteurs des Romains ?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme.
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits :
Prêt à subir mon sort, je souffre et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche;
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche....
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Écoute-t-on l'amour en ces moments affreux ?
Et vous-même osez-vous...?

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel ! on l'écoute :
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi ! de la trahison vous au moins la complice;
Vous....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas : non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien ! prouvez-le donc : et si je vous suis cher...,

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer :

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour !

SPARTACUS.

Ma honte se prépare ;

Songez....

ÉMILIE.

Ah ! pour aimer faut-il être barbare ?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort ;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie !....

(*Avec indignation, en la voyant pleurer.*)

Vous répandez des pleurs.

ÉMILIE.

Non.... je n'en verse plus,
Spartacus.... Non, tes vœux ne seront point déçus ;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître ;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir....
Il ne te reste plus, sans doute, qu'à mourir.
Annibal s'immola persécuté par Rome ;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme :
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux....
Je te dois les moyens de mourir en héros.

(*Lui montrant un poignard.*)

Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée....

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez.... Ah ! ce présent ne se peut trop chérir !

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens....

SPARTACUS.

Ciel !...

ÉMILIE.

Prends !... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas !... trop cruelle Émilie !...
Qu'avez-vous fait ? Faut-il qu'au prix de votre vie....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus ?... Je me meurs.

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis....

(Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.)

SCÈNE XIII.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
(A Spartacus.)
Que vois-je? juste ciel!... Quoi ! ma fille... Ah ! barbare...

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard ;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre :
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

BLANCHE

ET GUISCARD,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1763.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GUISCARD.

LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.

SIFFRÉDI, grand chancelier.

BLANCHE, fille de Siffrédi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frère de Laure, et confident de Guiscard.

Gardes.

La scène est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE ET GUISCARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O jour pour la Sicile à jamais déplorable !
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable !
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours.

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages ;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi !
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphère
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,
Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous :
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'âme glacée une sombre épouvante....

12.

Je ne sais, chère Laure.... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême:
Ministre de l'état et magistrat suprême,
Mon père contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zèle toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-temps divisé le connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui....

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincère?
Hier, vous le savez, Osmont et votre père,
Tous deux, dans ce palais, s'entretinrent long-temps,
Et parurent sortir l'un de l'autre contents.
Osmont est trop altier, pour daigner se contraindre:
Siffrédi, votre père, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'État deux partis ennemis.
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment!
Vous savez si Guiscard est cher à votre père?

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!

Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme, avec nous, il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chère vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystère.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour père,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zèle entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna.
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon père dans le fils honora la mémoire.
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur :
Il servit à Guiscard et de père et de maître;
Mais ce héros, enfin, dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi, dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parents?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille :
Dans l'âme de mon père, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
Ton frère, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous, il balance; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route :

Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus.... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frère?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon âme.... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non, non, de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,
Plus que je ne vous dis, le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui règne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili;
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre âme
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présents que nous ont fait les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'âme, à la fois, la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chère Laure?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse et vraiment magnanime,
Son âme du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas!... Ah! pour un tendre cœur,
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même;
Notre âme éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient.... C'est votre père.

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à un homme de sa suite, en dehors, et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre....

(A Blanche.)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon père?

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard,
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard!... le roi!... mon père?

SIFFRÉDI.

Eh bien! au nom du comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon père.... il est le fils de votre adoption.
Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystère.
(Blanche sort avec Laure.)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

Ciel! que dois-je penser, et que viens-je de voir?
S'aiment-ils?... O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son âme....
Ah! qu'ils n'espèrent pas que j'approuve leur flamme.

Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.
Le repos de l'État sur cette loi se fonde;
Et, s'agît-il pour moi de l'empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs, Blanche est promise. Osmont m'a fait parler.
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le connétable.
Cet hymen politique est un point arrêté :
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente :
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des États,
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire!...
Mais le comte paroît.... Je vais lire en son cœur.

SCÈNE IV.

GUISCARD, SIFFRÉDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas! ce roi chéri de tous?
La mort nous le ravit.

SIFFRÉDI.

Oui; le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare;
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom :

Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes.
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue; il tenoit pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
On ne vit point, au sein de l'horrible misère,
Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolents s'élever jusqu'aux cieux.
Protecteur éclairé des talents, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos,
Père, enfin, de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le héros et l'aîné de sa race?

SIFFRÉDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur;

D'un déluge de sang il couvrit la Sicile :
Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,
Guillaume le cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.
Constance en est la sœur, et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh ! qui peut donc prétendre à de si haut destins ?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire ?

SIFFRÉDI.

Oui ; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé ;
Un prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah ! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFRÉDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû, dans le silence, en vertus, en années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées ;
Mais le roi vient, enfin, par sa suprême loi,
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD, *à part.*

Heureux jeune homme ! sors de ton obscur asile ;
Vois tous tes ennemis tremblants, humiliés :

Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds....
La fille de ce monstre assassin de ton père !

SIFFREDI.

Ah ! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire !
Constance a dans ses mains les forces de l'État ;
Le connétable Osmont lui répond du soldat ;
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'État, encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.
Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentiments je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh ! que craindre après tout ? il a pour lui, seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute, sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, seigneur. Ah ! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scène privée
Confine les vertus de son âme élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort,
De mon état obscur je m'élève à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
Mon âme, avec transport, s'élançant toute entière,
Brûleroit d'égaler, en vertu comme en rang,
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFRÉDI.

Eh bien ! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace....
(A part.)
Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins....
(A Guiscard.)
O vertueux Guiscard ! noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle
Vous offre le premier un hommage fidèle.

GUISCARD.

Siffrédi, je serois.....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois.
Oui, vous êtes celui dont le ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette île valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui ? moi ! triste orphelin, abandonné de tous,
Sans support, sans parents, et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde ?...

Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(A part.)
O Blanche!

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire....
(A part.)
O ciel! qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids....
(A Siffrédi.)
Je sens, ô Siffrédi, tout ce que je vous dois;
Respectable vieillard, soyez toujours mon père:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'État.
Je présumerois trop, et serois un ingrat
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFRÉDI.

Si la Sicile en vous, seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière?

SIFFRÉDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritière,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFRÉDI.

Cet hyménée importe à l'État, à vous-même.
Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat.
Leurs mains ébranleront et le trône et l'État.
Quant à moi, qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFRÉDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne.
C'est le roi des Romains.

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFRÉDI.

Ah! sire....

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez.... Mon père, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire :
Permettez, cependant, qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFRÉDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'État
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage.

(À part.)

Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUISCARD, *seul.*

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur
Sentoit, sans se connoître, une invincible horreur....
Écartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon âme est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux!
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi, sans rougir, abaissé son regard:
Enfin, voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadème.
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chère Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? Vous paroissez interdit, égaré:
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis:
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son père elle remît ce titre
De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre;
Eh bien! ce titre auguste, entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance!

RODOLPHE.

Eh! comment?...

GUISCARD, *l'interrompant.*

En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître:
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son père...

GUISCARD, *l'interrompant.*

A quel excès il a porté l'audace!
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place,
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang.
Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne.
Siffrédi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir, de l'œil, pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament,
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance.
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
« Voici l'acte, signé de sa royale main,
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise. »
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti.
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts; chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'État?
Que dirai je?... Peut-être il falloit un éclat.

Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;
Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime:
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours;
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
Par égard... par prudence... enfin, l'âme troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée.
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!

Au rang des spectateurs par son père placée,
Cette scène cruelle à ses yeux s'est passée.
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber.
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son âme prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute, Siffrédi prévoyoit mon dessein:
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme: il vous sera facile...

GUISCARD, *l'interrompant.*

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,

(Voyant entrer Siffrédi.)

Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare!

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard ?... Viens-tu braver ton roi ?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence...
Fuis.

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.
Si je puis à ce prix sauver l'État et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage !...

(*A Siffrédi.*)

Fuis, te dis-je :... j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grâce à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi :
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage.
Tu m'as ravi le mien... Eh ! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel,
Qui crut en recevoir l'inviolable gage ?
De ce gage sacré qu'as-tu fait ? quel usage ?

SIFFRÉDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing ;
J'ai dû vous supposer un généreux dessein ;

J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire;
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu:
J'ai fait, enfin, pour vous ce que vous avez dû;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus, je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFRÉDI.

Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain;
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'État, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux!...
(*A part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros!
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance!...
(*A Siffrédi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence!

On n'asservira point mon trône ni mon cœur;
De Constance, d'Osmont je brave la fureur.
Malheur aux factieux qui prendront leur défense!
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFRÉDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentiments.
Peut-être que plus calme, alors, votre âme auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cède et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple, à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave;
C'est un père qu'un roi; tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFRÉDI.

L'esclave du devoir... Ah! sire, écoutez-moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton père et forma ton jeune âge,
Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur

Qu'offre l'ambition aux désirs d'un grand cœur;
Qui refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfère ton courroux...

(Il se jette aux pieds de Guiscard.)

Vois ton ami, ton père embrassant tes genoux,
Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même.
A tes pieds, avec moi, vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels;
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'État et supportent la faim:
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein;
Et l'époux et l'épouse et la mère et la fille,
Tout un grand peuple, enfin, composant ta famille,
(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfants)
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblants:
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine;
« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
« Abandonner encor nos champs et nos cités?..
« Ah! pour d'autres exploits que nos calamités,
« Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre!... »
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'âme d'un bon roi?

(S'apercevant que Guiscard s'attendrit.)

La vôtre... Mais, seigneur, je vois qu'elle est émue;
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue:
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, *attendri et le relevant.*

Lève-toi, Siffrédi; ton roi te tend la main...

Mes peuples me sont chers : je connois tes services;
Mais tu m'as mis, cruel! entre deux précipices.
A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'État.
A cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon père;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu...
(Après une petite pause.)
C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide:
Ton zèle a fait le mal; j'en attends le remède.
Il faut que demain même, au sénat assemblé,
De ta témérité le secret dévoilé,
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis:
Qui rend un peuple heureux le voit toujours soumis.
Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFRÉDI.

Seigneur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Sans répliquer, obéis. A ce prix
Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne:
Incapable, seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point, par un lâche retour,
Plier mes sentiments aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...

Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de roi?
Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette...
Toi, rends grâce à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

(Il sort avec Rodolphe.)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

Ah! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance.
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et, lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux.
Son caractère est vif, ardent, impétueux,
Et je crains de l'État l'embrasement funeste.
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...
L'espoir nourrit l'amour... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.
J'ai promis... Mais il vient.

SCÈNE IV.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT.

La Sicile, seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.

Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissensions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami, je vous connoissois mal!...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice;
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'État, d'intérêt que le sien.

SIFFRÉDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincère,
On reconnoît une âme au-dessus du vulgaire.
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il désire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Je rends grâce au ciel qui me l'envoie :
Vous honorez ma fille; et je vois avec joie
Le repos de l'État par nos nœuds affermi...
(Il embrasse Osmont.)
J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes désirs : Blanche a touché mon âme;
Mais pour elle brûlant d'une secrète flamme,

J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amants,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'État fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon, cependant, seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siècle à mon impatience.

SIFFRÉDI.

Il importe à l'État que nous soyons unis;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est à Belmont.)

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

O BARBARE Guiscard ! ô cœur plus qu'infidèle !
Ame tout à la fois et parjure et cruelle !
Voilà donc ces serments, ces vœux et cette foi
Que tantôt... Tu blâmois mon trouble et mon effroi...
Ainsi donc, ce matin, quand mon âme glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité !
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas ! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés ?
Blanche en auroit gémi ; mais, moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être : un tendre souvenir
Eût rempli les moments de son triste avenir ;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée :
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond !
Ah ! cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...

Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus, sous le faux nom d'honneur ;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'âme,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels !
Ah !.. Mais mon père vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE.

SIFFRÉDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs :
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs.
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse ;
J'espère, cependant, en ta noble fierté :
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.
C'est dans l'obscure nuit que la lumière brille ;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah ! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFRÉDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison :
Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle ;
Mais ton père est sensible à ta peine cruelle ;
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses grâces, ses vertus ont fait naître ta flamme ;
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah ! traitez votre fille avec plus de rigueur :
Votre bonté m'accable et me perce le cœur ;
Puis-je verser, hélas ! des larmes trop amères ?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFFRÉDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi ! dans tous les temps
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans ;
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu ?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... qu'exigez-vous de moi ?

SIFFRÉDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que pour son roi
Toujours de mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah ! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,
Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne ?
Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,
Mon devoir eût souffert qu'on t'ouvrît nos tombeaux ;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,
La discorde cruelle embrasât ma patrie ;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie ?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.

Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra.... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFRÉDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps.
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire;
Tu dois les prévenir, et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi:
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en butte à ce juge sévère,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre.
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,
Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,
Prendre un illustre époux, que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! un époux à moi, mon père?

SIFFRÉDI.

Au plus haut rang
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon père! daignez...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille.
Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur,
Qu'impunément ne puisse offenser le roi-même.
Tel est le connétable. Il est puissant, vous aime.....
(Voyant, de nouveau, Blanche en pleurs.)
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,
Ma parole est donnée : elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah ! seigneur!... ah ! mon père!
Si jamais à vos yeux votre fille fut chère,
Si de ma mère en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fites des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFRÉDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée :
Il le faut.... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père!

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non.... mes tremblantes mains embrassent vos genoux :
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous, ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi, votre fille se donne.

C'est me percer le sein.... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée....
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon père, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres....
Rompre à la fois mes nœuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus : cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le temps je le pourrai, mon père.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du temps.... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.

(*Voyant que Siffrédi s'attendrit.*)

Mais j'aperçois des pleurs que mon père dévore;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFRÉDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFFRÉDI, *la relevant.*

Levez-vous... Je vous plains! mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'État et celui de l'honneur.
L'un et l'autre ont parlé.... la pitié doit se taire;
Et, par tout le pouvoir dont le ciel arme un père,
Je veux être obéi.... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, *à part, avec l'air abîmé de douleur.*

Ciel !

SIFFRÉDI, *à part.*

O nature trop forte !
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte !
Qu'il en coûte à mon cœur !... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon père.

SCÈNE III.

LAURE, BLANCHE, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI, *à Laure.*

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'âme plus affermie :
Ramenez au devoir un cœur trop égaré ;
Que je le trouve enfin soumis et préparé

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose....
Quel amour est trahi ! quel devoir on m'impose !
Ah ! Laure....

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs :
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame ? Ah ! c'est trop peu ressentir votre injure !
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute.... Mais, hélas! crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain?
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer?
Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur, malgré moi, toujours chère!...
Où fuir?... où me cacher aux humains, à mon père?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours, moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste?
Quel époux?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi:
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien! vous êtes outragée:
Ce jour a vu l'affront; il vous verra vengée!

BLANCHE.

Vengée! hélas! sur qui? sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux.

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître:
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous.....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai!... Je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage!
Il veut que vous soyez témoin de votre affront.
Votre ressentiment ne peut être trop prompt....
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur,
Le cri du sang d'un père et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire: un fier dépit me guide....
(*A part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!...

(*A Laure.*)
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien :
Il a trahi mon cœur; j'ai mal connu le sien.
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentiments que j'attendois de Blanche.
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au-dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter!
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....
(*A part.*)
Quelle joie!... ah! cruel! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté!

LAURE.

Osmont a des vertus : le sang de ses ancêtres,
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidèle.
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.

LAURE.

Songez que votre père....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *apercevant Siffrédi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffrédi.*

Osmont le suit.... O contrainte ! ô supplice !
Un père exige, ô ciel ! cet affreux sacrifice !

SCÈNE V.

SIFFRÉDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous ;
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre !

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre père autorise mes feux,
Madame ; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur, où j'aspire, en ma faveur ne penche.
Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud ?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un père... son aveu...
(*A part.*)
Je me meurs !

OSMONT, *à part.*

Ciel !

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

(*A part.*)
Ma fille !... A peine elle respire !

BLANCHE.

(*A Laure.*)
O mon père !... Aide-moi.... je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure, qui la soutient.*)

SCÈNE VI.

SIFFRÉDI, OSMONT.

SIFFRÉDI.

Je la suis; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

C'EN est donc fait, hélas ! un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie !...
Puisse mon père un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher !
Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe,
M'a-t-il dit ?... A ce mot mon courage succombe ;
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh ! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante?
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante ;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts ;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts ;
Tout sembloit s'écrouler... Illusion trop vaine !
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine ;
Je vis... et, par mon cœur, en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCÈNE II.

LAURE, BLANCHE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

Madame.....

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue.
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce billet...

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble... explique-toi.

LAURE.

Mon frère...

BLANCHE.

Eh bien! ton frère?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.
Guiscard a confié ce billet à ses soins,
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard... il m'écrit?... Croit-il par une lettre.....
Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse en vain:
Non, je ne lirai point un billet que sa main...

(A part.)

Eh ! que peut-il me dire ?... Ah ! d'une infortunée,
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard ! irriter les tourments :
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes serments ;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frère ose vouloir justifier son maître.
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il alloit, plus au long, m'expliquer ce mystère :
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre père
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel ! que me dis-tu ?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu ?
N'importe... cette lettre... il faut la lire... Donne,

(Prenant la lettre.)

Ah ! donne... Ma main tremble, et tout mon corps frissonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein !...
Mais lisons....

(Elle lit.)

« De ton cœur je conçois les alarmes,
« Chère Blanche !.. *(Elle s'arrête.)*
Ah ! mes yeux se remplissent de larmes....

(Elle continue de lire.)

« Je brûle de te voir et de les dissiper ;
« L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper :
« Un cœur chéri du tien n'est ni lâche ni traître.
« Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...

« Ton père... À quel excès, ô ciel ! il s'est porté !...
« Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
« Repose-toi du soin de notre destinée.
« Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée,
« Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
« Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort.... »

(À part, après avoir lu.)

Jamais, hélas ! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse ?
Il accuse mon père... O conjecture affreuse !
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
Quoi ! sans l'aveu du prince, il auroit... J'en frémis !

(Relisant.) *(À part.)*

« Tantôt tu sauras tout... » Ah ! si je te suis chère,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère,
Guiscard !... Ah ! par pitié, laisse-moi mon erreur....
Quel est donc mon destin ? Ciel ! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie !
O dépit insensé ! trop aveugle courroux !
Un instant a donc mis un abîme entre nous !
De sa fidélité j'avois mille assurances :
En devois-je sitôt croire les apparences ?
Devois-je me hâter de nous perdre tous deux ?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux !
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un désir de vengeance...

(À Laure.)

Toi-même, Laure, hélas ! ta fatale amitié...
Vous m'avez tous trahie... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zèle ;
Guiscard, au fond de l'âme, a pu rester fidèle ;

Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime:
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
Dans l'abîme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon père, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai cru tous deux. (O repentir trop vain!)
L'affreux remords habite et déchire mon sein.
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi... Mais, hélas! cette lettre...
Ah! comment l'oublier?... et me vaincre et me fuir?...
Que Guiscard soit fidèle, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais. Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude:
Gémissons en secret et dévorons mes pleurs;
Surtout à mon époux cachons bien mes douleurs:
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon âme;
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret.
S'il en est encor temps, qu'à jamais il l'ignore...
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat;
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au-dehors un front calme et paisible...
Oh que la vie alors est un fardeau pénible!

LAURE, *voyant arriver Guiscard.*

Le roi paroît.

BLANCHE, *voulant s'enfuir.*

Fuyons... O ciel! mes pas tremblants...

SCÈNE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche, en se jetant à ses pieds.*
Le voilà donc passé ce siècle de tourments;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.
Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*A part.*)
Le temps en est passé... Levez-vous, sire... Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*
Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon âme
Exhaler les transports de sa brûlante flamme...
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel! jusque-là te prévienne!
Ton âme ne t'a pas répondu de la mienne?

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*
Seigneur...

GUISCARD.
Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton père, abusant de mon seing,
A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles... tu pâlis... Ma chère Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*
Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard!

GUISCARD.
Moi te laisser... Jamais!
Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,

Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Mon âme est déchirée...

(*A part.*)

O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas... Eh bien!
Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien:
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore;
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore.

(*Voulant lui prendre la main.*)

Dis que je suis aimé.... Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne...

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas!

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre:
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur!... O ciel! explique-toi.
Quel est donc le secret que ta douleur me cèle?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous;
Non : je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain : le comte Osmont...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE, *l'interrompant aussi.*

Il respecte son maître...
Mais... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!.. Que dis-tu?
Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai!

GUISCARD.

Je reste confondu!
(*A part.*)
Qu'as-tu fait?.. Juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un père,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chère,
Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?..
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!..
Tu l'aimois, oui!

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...
Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus...
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE.

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon père, que Laure....
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir.
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie:
Ma vie est de t'aimer!

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... ton père a tout fait : il t'a sacrifiée...
(D'un ton très ferme.)
Mais tes serments d'avance avec moi t'ont liée:
Cette main est à moi.

(Il lui prend la main.)

SCÈNE IV.

OSMONT, GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

MADAME, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non : ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révère.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCÈNE V.

SIFFRÉDI, GUISCARD, BLANCHE, OSMONT, LAURE.

BLANCHE, *à Guiscard.*

(A Siffrédi.)

AH! seigneur... Ah! mon père...
Venez, et détournez les maux que je prévoi.

(Elle sort avec Laure.)

SCÈNE VI.

GUISCARD, SIFFRÉDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFRÉDI, *à Guiscard.*

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de père ?
Eh ! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits ?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite ;
Au lieu de me juger, regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs, et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zèle spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature ?
C'est assez, Siffrédi ; ne me réplique rien...
(A Osmont.)
Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux autels n'a pu, par son père entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.
Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces nœuds. Ose t'en prévaloir ;
Ose à ton souverain disputer sa conquête ;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête? Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfants du nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage ;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage

Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT, *à part.*

O CIEL, à cet excès porter la tyrannie!
Me ravir mon épouse et menacer ma vie!...
J'ai, grâce au ciel! un cœur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme,
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis....
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFRÉDI.

La passion, seigneur, trop avant vous entraîne.
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudents:
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice:
Sauvons nos droits, enfin, sans que l'État périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
Je connois bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû peut-être,
Un peu plus tôt, seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grâce à mon cœur outragé,
Non.... Sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'État, mon honneur et Constance.
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir.....

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, GARDES, SIFFRÉDI, OSMONT.

RODOLPHE, *à Osmont.*

Seigneur, au nom du roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFRÉDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffrédi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFRÉDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'État quel funeste présage!
Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge....
Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra....

(*A Osmont.*)

Allez.... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur; il aime la justice.
A ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

SIFFRÉDI, *seul.*

Le roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable,
A ma prière, enfin, il rend le connétable.
Demain il sera libre au premier trait du jour.
Mais qu'espérer, hélas! d'un si foible retour?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste.
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte et la sienne.... O que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!...
Que dis-je?... Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil.... en voulant l'éviter;
Mais j'atteste, du moins, l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénètre l'abîme,
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'État et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause;
N'importe; quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel.
Soyons justes et vrais; et laissons faire au ciel....
Quelqu'un vient... à cette heure...

SCÈNE II.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

O CIEL ! quelle est ma joie !
Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie !
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté ;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface....

OSMONT, *l'interrompant.*

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grâce;
Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non, mon cœur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir, sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens, une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi,
Nomment tyran celui que vous appelez roi.
« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
« Et les lois de l'État et la paix domestique.
« Quoi ! ce consentement authentique et formel
« Etoit donc pour Constance un affront solennel !
« Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
« Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
« Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
« Constance le partage et s'en rende l'appui,
« C'est au roi des Romains d'y monter avec elle :
« Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle.... »

Voilà quels sont, seigneur, les sentiments de tous :
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumières
Ont dirigé du roi les volontés dernières ?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'État inspira plus que moi ;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre, ou de mourir pour elle :
Ceux du roi sont nombreux ; et, sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondements
L'immortelle valeur de nos héros normands,
Leurs fils souffriront-ils que la race suève
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enlève ?
Non ; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah ! que la passion ne ferme point nos yeux ;
Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur, comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'État, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen : perdons qui nous offense ;
Écrasons un tyran, tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,

Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui superbe et farouche immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême....

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé.
Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFRÉDI.

Eh bien! à vos fureurs immolez donc l'État:
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice.
Non.... Du roi, cependant, je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux.
Ma juste fermeté bravera sa colère;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son désir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi:
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, seigneur, sa première victime.
Adieu.... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFRÉDI.

Le roi verra l'abîme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

OSMONT, *seul.*

Que je compte sur lui!... Promesse trop frivole!
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole;
Il porte à ce tyran un amour insensé:
Dois-je lui confier mon honneur menacé?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme:
Mille soupçons affreux s'élèvent dans mon âme.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin....
Si cette nuit couvroit un horrible dessein!
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble.... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide!... Je crains un complot odieux....
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux....
Arrachons-la d'ici; prévenons l'entreprise.
J'ai des amis tout prêts; la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre....
Ah! dans les noirs transports où mon âme se livre,
Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler....
J'entends du bruit.... Sortons.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez vous aller?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promène au hasard sa démarche inquiette;
Et, poursuivant en vain un repos qui vous fuit....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon âme au trouble qui la suit:
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde,
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi, je le veux; mon amitié l'exige.
Tes conseils m'ont perdue.... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur.... ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BLANCHE, *seule.*

Me voilà seule enfin.... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes!
O sommeil! c'est en vain que j'implore tes charmes.

Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur, ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir.... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur....
O reproche cruel! ô trop fatale erreur!
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte....

(Elle se jette dans un fauteuil.)

Ne puis-je me calmer? la terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!
Mais qu'entends-je?... Quel bruit a frappé mon oreille?...

(Elle se lève.)

Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient.... C'est le roi.
Quel projet!... Je frissonne.... ô ciel!

SCÈNE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

RASSURE-TOI,
J'ai su me ménager une secrette entrée.

BLANCHE.

Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers..

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?
Quel dessein!... Je ne dois, ni ne veux vous entendre :
Non.... vous voyez ma peine et mon trouble mortel....
Songez à quel reproche....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère,
C'est de m'avoir trahi.... Le temps est précieux;
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre.... Viens; un respectable asile....

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asile! En est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austère devoir
De ne jamais oser vous parler, ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon âme
Le souvenir trop cher d'une première flamme;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur.
Rappelle nos serments et consens que l'on brise
De vains nœuds, qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Ton cœur, soumis à ce juge suprême,
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun :
Il dit qu'un souverain, comme père commun,
Doit respecter les droits d'un père de famille,
Le laisser à son gré disposer de sa fille ;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

Le ciel qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine :
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas !

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas.

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole, il en est temps encore.
J'eus tes premiers serments : tu m'aimas, je t'adore.
Viens : mon trône t'attend ; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Que parles-tu de trône ? Un désert et Guiscard...
C'en est trop... près de vous, malgré moi, je m'oublie.
(*Avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu ;

Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! Ciel! quel est mon effroi.

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh bien! j'obéis; et sur l'heure
(Tirant son épée.)
Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine, par pitié, mon malheureux destin.
C'en est trop, je succombe à ma douleur mortelle.
Au nom de cet amour...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu qui console au comble du malheur.
Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois, cruel, et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds!

SCÈNE VII.

OSMONT, BLANCHE, GUISCARD.

OSMONT, *à part.*

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

(A Guiscard, en mettant l'épée à la main.)

Guiscard aux pieds de Blanche !... A moi, tyran ! vengeance !
Défends-toi.

GUISCARD, *mettant aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.

(Ils se battent ; Osmont tombe mortellement blessé.)

BLANCHE, *à Osmont, en courant à lui.*

O malheureux époux !

OSMONT, *se ranimant, et la frappant de son épée.*

Femme perfide ! meurs.

(Il retombe.)

SCÈNE VIII.

SIFFRÉDI, RODOLPHE, GARDES, BLANCHE, GUISCARD.

SIFFRÉDI, *à part.*

Quel bruit se fait entendre !... ô destins ! ô fureurs !

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante.*

Ah ! si je vous suis chère,
Epargnez ses vieux ans.

SIFFRÉDI.

O ma fille !

BLANCHE.

O mon père!

GUISCARD.

Blanche, ma chère Blanche!

BLANCHE.

Écoutez-moi, tous deux...
O trop malheureux père!... Amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non; vivez : je le veux. Consolez ce vieillard.
(A Siffrédi.)
Ne lui reprochez rien... Vous, consolez Guiscard...
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...
(A part.)
La lumière me fuit... La force m'abandonne.
(A Guiscard, en lui tendant la main.)
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je meurs!

GUISCARD, *à part, et voulant se frapper de son épée.*

Elle expire!... la mort réunira nos cœurs.
(On le désarme.)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

CALISTE,

TRAGÉDIE,

PAR COLARDEAU,

Représentée, pour la première fois, le 12 novembre 1760.

NOTICE
SUR COLARDEAU.

Charles-Pierre Colardeau étoit de Janville, petite ville de la Beauce. Il naquit le 12 octobre 1732. Ayant perdu de bonne heure ses père et mère, il fut élevé par son oncle et son tuteur, qui étoit curé de Pithiviers. Cet ecclésiastique le mit au collège à Mehun-sur-Loire. Colardeau y commença ses études, et les acheva à Paris. Les mathématiques, qu'on lui fit apprendre, lui inspirant du dégoût, on le plaça chez un procureur; mais la chicane ne lui convenant pas plus que les calculs, il retourna dans le presbytère de son oncle, et s'y livra à la poésie. Ses premiers ouvrages, qui n'ont jamais vu le jour, furent des traductions de psaumes et de quelques cantiques. Peu de temps après il rentra chez un procureur; mais cette fois il fit marcher les vers de pair avec la procédure, et composa sa tragédie d'*Astarbé*. Cette pièce parut, pour la première fois, le 17 février 1758, et ne fut que foiblement accueillie. Elle eut cependant dix représentations.

Dans l'intervalle de la réception à la représentation de cet ouvrage, Colardeau en composa un

autre d'un genre plus analogue à son talent, et auquel il doit principalement sa réputation. On voit assez que nous voulons parler de l'épître d'Héloïse à Abailard. Cette héroïde passe encore aujourd'hui pour la plus parfaite que nous ayons dans notre langue.

Environ trois ans après, Colardeau donna *Caliste,* tragédie imitée de l'anglois de *la belle Pénitente,* par Rowe. Cette nouvelle pièce de notre auteur fut jouée pour la première fois le 12 novembre 1760, et eut dix représentations très suivies.

Colardeau, nommé pour remplacer le duc de St.-Aignan à l'académie françoise, n'eut jamais la satisfaction de s'y asseoir. Il étoit depuis quelque temps dans un état continuel de souffrances, et il mourut le 7 avril 1776, dans sa quarante-quatrième année.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, sénateur génois.
CALISTE, fille de Sciolto.
LOTHARIO, amant de Caliste.
ALTAMONT, rival de Lothario.
MONTALDE, ami de Lothario.
LUCILE, confidente de Caliste.
UN GÉNOIS.
Fiesque, } personnages muets attachés à Sciolto.
Doria, }
Suite de Sciolto.
Suite de Lothario.

La scène est à Gènes, dans le palais de Sciolto.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

MONTALDE est étonné de suivre avant l'aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.
Sorti, depuis deux ans, de ce séjour fatal,
J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival:
Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle,
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
Chez lui-même, en ces lieux m'oblige de l'attendre.
Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre.
Lui chez Frégose, ami! Quel seroit son dessein?
Quoi! de ce sénateur l'orgueil républicain
A ramper sous le doge auroit pu se réduire!
Ah! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire.

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus

Que ce même mortel, objet de ta colère,
Éleva ton enfance et te servit de père?
Sa fille, de ses jours l'espoir et le bonheur,
De plus doux sentiments n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste!

MONTALDE.

Eh bien! Ton âme encor plus inhumaine,
Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu? Qui? Moi!... moi la haïr!
Son père fut injuste... il osa me trahir.
De ma haine pour lui Caliste est séparée;
Autant que je le hais, Caliste est adorée.
D'un tyran déguisé ne vante plus les dons;
Sa main les infecta des plus cruels poisons.
Gènes vit ma jeunesse, errante en son enceinte,
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte;
Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié
M'accueillit par orgueil et non pas par pitié.
Ses bienfaits sur mes jours versés avec mesure
Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure.
Entre Altamont et moi ses dons mal divisés
Prévenoient mon rival et m'étoient refusés.
Tu le sais, ce mortel, sûr de la préférence,
M'opposa de tout temps sa fière concurrence.
Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
Caliste à ce rival alloit être enchaînée;
Déja de leur hymen on pressoit la journée.
Jour cruel! jour affreux que prévint ma fureur!
Rappelle-toi ces temps de révolte et d'horreur.

Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
Rallumèrent le feu des complots et des ligues.
Le père d'Altamont, par ce glaive égorgé,
Paya le désespoir de mon cœur outragé,
Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort:
Le foible est abattu sous les coups du plus fort,
Et parmi les horreurs du tumulte anarchique
Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
J'ai vu nos citoyens, dans nos murs embrasés,
L'un sur l'autre expirants, l'un par l'autre écrasés.
Mais hélas! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
Altamont immolé l'eût été par ta rage.
Quoi! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
Ta main dénaturée enfonça le poignard?
Tigre qui dans la nuit dévores tes victimes,
Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.
Que dis-je? Tes fureurs s'empressent d'éclater.
Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
Déja foulant aux pieds les lois, que tu dédaignes,
Tu traînes après toi, sous d'horribles enseignes,
Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
Que Gènes à regret recèle dans ses murs.
Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage,
Des rangs et des honneurs tu règles le partage.
C'est par toi que Frégose envahissant l'État,
Ceint la tiare au temple, et préside au sénat;
Tyran dont la grandeur, par le crime usurpée,
Profane l'encensoir, déshonore l'épée.

Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés, exilés ou proscrits par vos lois.
C'en est trop : si ton bras, lâchement homicide,
Étend sur Sciolto la rage qui le guide,
Ton aspect désormais est horrible pour moi.
Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante:
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrents punis et ce sang et ces morts,
Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords.
Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes;
Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus;
Peins-moi Caliste, enfin, que je ne verrai plus;
Dis-moi que furieux et contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur;
C'est par l'amour, enfin, que je me fais horreur.
Caliste!... Ah! dieux!

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche!
L'Amour, dans ses chagrins, prend-il ce ton farouche?
Ah! tu me fais frémir!

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
De mon désordre affreux, du crime et des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence,
Eût pu dans le carnage assouvir ma vengeance!
Mais ce cœur né sensible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,

À-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
Où se repose une âme indifférente et libre ?
C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
Les flambeaux d'un hymen rompu par mes fureurs :
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes serments, malgré sa foi jurée ;
Je courus vers Caliste... à l'aspect du courroux,
Qui peignoit dans mes yeux mes sentiments jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégouttante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe sans mouvement... ô transports criminels !
Dieux ! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels !
De ce lâche attentat mon âme est obsédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée,
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime ? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,
Par respect pour Caliste, et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah ! laisse-moi du moins la gloire de le taire :
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,
Frappe, tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien ! Lothario, que la nuit la plus sombre
Enveloppe à jamais ton secret dans son ombre ;
En faveur d'un ami ne trahis point l'amour.
Mais les cœurs offensés le sont-ils sans retour ?
Aux genoux de Caliste, aux genoux de son père,
Va, cours désavouer ton injuste colère ;

Amant respectueux et digne de leur choix ;
Sur eux, sur leurs bontés, va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi porter à leurs pieds mes remords pour hommage !
Caliste !... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux,
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,
Tout ce que l'on peut dire à des amants parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, serments de n'aimer plus,
Caliste employa tout, et ses douleurs funestes
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah ! du moins sauvons-lui mon aspect odieux.
C'est son père, en un mot, que j'attends en ces lieux.
Il ignore un amour détesté par sa fille.
Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre ?
Que me veut Sciolto ? Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir ?
Ah ! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'hymen l'appelle-t-il encore ?
Ce doute est trop affreux ! quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCÈNE II.

LOTHARIO, MONTALDE, SCIOLTO.

LOTHARIO.

Injurieux mortel, dont l'aspect m'importune,
Viens-tu m'apprendre ici toute mon infortune?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains?
Parle; il faut éclairer la nuit de mes destins.

SCIOLTO.

Ma fille vertueuse autant qu'elle m'est chère,
Tremblante pour les jours de son malheureux père,
Frémit épouvantée au bruit de ta fureur,
Barbare : ton nom seul la remplit de terreur.
Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
Mais tout impur qu'il est, ton sang est à l'État,
Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gènes veut à sa gloire employer ton courage;
De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage.
Je ne te parle point de tant d'autres vertus
Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus.
Grâces à l'ascendant de ton destin funeste,
Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.
Au nom de la patrie et de ton souverain,
Du glaive de l'État je viens armer ta main.
Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois, dont il est tributaire,
Le Corse qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa foible liberté,
A l'abri des rochers de son île sauvage,
Vient de briser encor les fers de l'esclavage.

Gènes, pour le punir, demande ton appui.
La flotte est préparée et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO.

A cet illustre emploi je n'eusse osé prétendre.
Je le croyois promis à l'orgueil de ton gendre.
Sans doute qu'à ce titre en secret destiné,
Altamont n'attend plus que l'instant fortuné.
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire?
Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliste est-il moins généreux?
Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles?
Décide, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le héros que tu hais va venger nos États.

LOTHARIO.

A ce mot j'obéis; mais l'ordre qu'on m'impose
Ne peut être scellé qu'au palais de Frégose,
Et j'y cours.

SCÈNE III.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

O terreur! ô père infortuné!

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné?
Que voulez-vous, Lucile?

LUCILE.

A peine à la lumière
Caliste vient d'ouvrir sa timide paupière,
Que ses gémissements élancés vers les cieux...

(Voyant Lothario.)

Venez, seigneur... Quel monstre épouvante mes yeux!

LOTHARIO.

Ah! Lucile, écoutez! ô désespoir! ô rage!
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage!
Achevez et comblez le désordre où je suis.
Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille?

LOTHARIO.

Que m'importe, grands dieux!

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille.
Lucile, dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes embrassements vont essuyer ses pleurs.

(Lucile sort.)

(A Lothario.)

Allez... Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah! je dois fuir sans doute.
Caliste me déteste, et je pars.... Mais écoute:
Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
Ne précipite point un hymen odieux.
Attends le jour auguste où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées,
Ou que ce même ami, qui doit suivre mes pas,
A ta fille vengée annonce mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt....

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystère.
Je l'aime, tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.

Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,
Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCÈNE IV.

SCIOLTO, *seul.*

Quel jour affreux a passé dans mon âme!
Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!
A-t-il un seul instant humilié son cœur?
L'aveu de son amour est un cri de fureur.
Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,
De ses coupables feux ne ressent point l'outrage.
Caliste le déteste, et cent fois son courroux
Voulut sur le perfide appesantir mes coups.
Oui, je dois le punir; il y va de ma gloire.
Quoi! j'allois m'enchaîner au char de sa victoire?
Ah! changeons mes desseins. Banni de nos climats,
Qu'on l'entraîne à l'exil et non plus aux combats.
Sachons mettre à profit l'ambition d'un traître.
Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,
Ennemis de l'État sous des noms différents,
Connoîtront aujourd'hui si je hais les tyrans.

SCÈNE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA,
et autres Génois.

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon auguste père,
Il luit, enfin, ce jour si lent pour ma colère,

Ce jour où par l'honneur mon courage excité,
Au sénat avili rendra sa majesté.
Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Gènes,
Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes.
Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
Du trône et de l'autel profane usurpateur,
Frégose, pour punir des peuples infidèles,
Fait sortir de nos ports ses légions cruelles.
L'affreux Lothario, son invincible appui,
Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Doria, sur la flotte accompagnez le traître :
Écartez-le à jamais des murs qui l'ont vu naître.
Les chefs de nos vaisseaux, instruits de mes desseins,
Contre ce fier mortel seconderont vos mains.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire ;
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je sauve et ma gloire et l'État.

ALTAMONT.

La peine de l'exil suffit-elle à ses crimes ?
Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagements, sans vos ordres sacrés,
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte.
Sur son front menaçant l'audace étoit empreinte :
Je ne sais, mais, seigneur, j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste !
Mon père, enveloppé dans un piège funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné.

Je hais Lothario, lui seul est soupçonné.
Ah! seigneur! ah! pourquoi le soustraire à ma rage?
Pourquoi la politique où suffit le courage?
Commandez, ce colosse, appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups,
Et Frégose, avec lui, couché sur la poussière,
N'osera plus ici lever sa tête altière.

SCIOLTO.

Non, mon fils; apprenez des desseins importants.
Connoissez mes motifs et les malheurs des temps.
Gènes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une noblesse, un peuple indociles au frein;
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour à tour leur puissance usurpée,
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés.
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différents ont été les arbitres.
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, Altamont, où les aigles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gènes,
Où des débris fumants du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts!
Hélas! tout fut détruit, et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.

Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gènes à ses voisins mendia des tyrans,
Et l'on vit dans nos murs le François et l'Ibère
Etablir tour à tour leur puissance étrangère;
Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
Enfin, parmi les cris, le meurtre et le ravage,
Un doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeste un prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siège abattu,
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux!
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines,
Rappeler les horreurs des guerres intestines.
Vide de légions, Gènes peut aujourd'hui
Rejeter sans efforts un tyran sans appui.
Enfin, pour mieux tromper sa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée,
Et que ces nœuds si chers, préparés par l'amour,
De notre liberté consacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon père, attendons des moments plus propices;
Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
Non, non, n'attachez point le sort de deux amants
A la fatalité de ces grands changements.
Que vous dirai-je, enfin? Caliste, que j'adore,
Caliste à mon bonheur ne consent point encore,
Mon père; et ses beaux yeux, dans les larmes noyés,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
Me ravit une épouse, à ma fille une mère,
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné,
Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné :
Mais enfin j'ai mes droits; ma volonté suprême
Obtint hier l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence, au sein de ce rempart,
Du fier Lothario va presser le départ,
Allez, de votre amante apaisez les alarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

Eh quoi ! belle Caliste, et mes soins et mes vœux,
Mes respects si long-temps opposés à mes feux,
L'intérêt de l'État, l'autorité d'un père,
Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire ?
Cependant pour l'hymen les autels sont parés ;
Le jour luit, tout est prêt, hélas ! et vous pleurez.

CALISTE.

Non, non : je n'irai point, épouse infortunée,
Serrer, en frémissant, les nœuds de l'hyménée.
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus ;
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable :
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
Que même par honneur, insensible à vos soins,
Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends-je ? Savez-vous quels desseins on prépare ?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare !
Je maudis le moment où le sort en courroux
Viendra vous accabler du nom de mon époux.
Ah ! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
Cet amour que je crains, mon désespoir l'implore :

Mon père commandoit; hier j'ai tout promis.
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis;
Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime.
Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus.
Allez, priez, pressez, et ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi! madame, ce nœud si pur, si légitime...

CALISTE.

S'il m'unit avec vous, est la chaîne du crime.
Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
Sur ce fatal hymen m'alarment tour à tour.
Cette nuit même encor du sein de la poussière,
J'ai vu sortir, seigneur, l'ombre de votre père.
« Suis-moi, » m'a-t-elle dit... J'hésite, mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi, j'entre... ô trouble!... ô surprise!
Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux;
C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux:
Une lampe lugubre et des torches funèbres
Mêloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
J'avance, et tout à coup devenu plus cruel,
Le fantôme indigné m'écarte de l'autel;
Ses menaces, ses cris du temple m'ont chassée,
Et vous-même, seigneur, vous m'avez repoussée.
La peur hâtoit mes pas incertains, égarés.
A peine je sortois des portiques sacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux soudain sont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vastes débris
Du plus affreux réveil a frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Jamais la politique, à ma tendresse unie,
Du pouvoir paternel n'arma la tyrannie:
Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs;
Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs.
Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance
Avoient de vos mépris forcé la résistance;
Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
Vous...

CALISTE.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue?
Altamont ne peut-il, sans les interpréter,
Souscrire à des refus qu'il devroit respecter?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère.
Ils sont affreux.

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi.
Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Quel prix de mon amour!

SCÈNE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte,
Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte.

On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs;
A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
Tout est connu, te dis-je, et si ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût imposé silence,
Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé:
Lothario sans doute alloit être nommé.
Cent fois dans mes transports ton bras m'a désarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée.
Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours;
Au mépris, à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas?
On presse mon hymen ou plutôt mon trépas.
L'instant fatal approche... Eh quoi! devois-je attendre
Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre,
Que mon époux, mon père ardents à m'y chercher,
Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue,
Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue?
Caliste, de ses pleurs les baignant tour à tour,
N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.
Malheureuse, où traîner une vie importune?
Où fuir et dans quels lieux cacher mon infortune?
Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'univers,
Habiter des rochers, des antres, des déserts;

Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monstres sanglants, que des spectres hideux,
Des mânes, des tombeaux, ou quelqu'infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée!
Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
Les remords que j'éprouve et les vœux que je fais!

LUCILE.

Les remords!... ah! pourquoi vous imputer son crime?
L'audace avilit-elle une vertu sublime?
Non, madame, un perfide, au gré de son ardeur,
Ne peut dans son amante anéantir l'honneur:
L'honneur est dans notre âme, et quoi qu'on entreprenne,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.
Quand un cœur noble et pur par la force est vaincu,
Sa défaite devient un titre de vertu.

CALISTE.

Le ciel m'en est témoin, l'ennemi de ma gloire
Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire:
Le triomphe odieux, surpris par sa fureur,
Fut celui d'un tyran et non pas d'un vainqueur.
Mais je mourrai, Lucile, et sans doute l'envie
Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
D'un sexe qu'on adore, injurieux destin!
On se fait de nos maux un plaisir inhumain:
Ce monde séducteur, qui nous vantoit nos charmes,
Empoisonne bientôt la source de nos larmes,
Et satisfait de voir nos fronts humiliés,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'est à toi de conter ma disgrâce,
De venger ma vertu des transports de l'audace.

Dis que Lothario, dans ces murs élevé,
A la main de Caliste en secret réservé,
Dévoila tout à coup son affreux caractère,
Qu'il outragea la fille, et poursuivit le père.
Ne dissimule point que son cœur déguisé,
Fut cher (et j'en rougis) à mon cœur abusé.
Dans quel temps, par quel art le fourbe m'a trompée!
De soins respectueux sa tendresse occupée,
L'égal empressement et de plaire et d'aimer,
Les serments si flatteurs de toujours m'estimer,
Ma mère qui près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchants approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés,
Les droits de la vertu, toujours si révérés,
Tout m'abusoit, Lucile; et mon âme charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

Quoi! porter mes affronts pour dot à mon époux!
Dans le sein des vertus la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie,
Et moi j'ajouterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire un crime de mon cœur!
De tant de maux, Lucile, amassés sur ma tête,
Le plus cruel sans doute est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Eh bien! je l'avouerai, moi-même j'en frémis:
Mais un père commande, et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas! tu le connois; sévère en ses tendresses,
De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses:

En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs;
Sa fière volonté résistoit à mes pleurs:
Hier même à travers un silence farouche,
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche.
A ce nom menaçant j'ai pâli, j'ai cédé;
Un refus m'eût trahie, et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Cent fois vous m'avez lu la lettre attendrissante
Que vous remit, madame, une mère expirante.
Vous aviez dans son âme épanché vos malheurs;
Elle en prévit dès-lors la suite et les horreurs.
A son superbe époux cette lettre adressée,
Pour le fléchir un jour en vos mains fut laissée:
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus;
La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus!
La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
Eh! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels?
Vengeant, à cet aveu, l'honneur de sa famille,
Du crime de l'amant il puniroit sa fille.
Que dis-je? Ce n'est pas sa fureur que je crains.
Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains!
Je tremble de porter dans son âme abattue
Ce désir de la mort, ce poison qui me tue.
Je crains son désespoir à ma douleur égal,
Et son courroux vengeur à lui-même fatal.

LUCILE.

Sans doute il est affreux, sans avoir part au crime,
D'en avouer la honte à ceux que l'on estime;

Mais enfin le temps presse, et bientôt sur ses pas,
Sciolto... Vous pleurez !... Vous ne m'écoutez pas !

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déja l'on m'environne ;
Aux feux de son rival un traître m'abandonne ;
Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
Tantôt par sa présence a profané ces lieux ?
Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramène ?
Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine ?
Si jaloux... Lui jaloux !... il le fut, mais hélas !
Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
Cependant, à quel but a-t-il revu mon père ?
S'il avoit de ma honte éclairci le mystère ?
Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir.
Quoi ! sentir mille maux, et toujours en prévoir !

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE, SCIOLTO.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre.
Le sombre désespoir où ton âme se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
Tes vains retardements, le trouble où je te vois,
Tout m'offeuse.

CALISTE.

Seigneur !

SCIOLTO.

D'où naissent tes alarmes ?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes !

SCIOLTO.

Quel secret! Quelle horreur que je ne conçois pas!
Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras;
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même;
Il consent de te perdre, et cependant il t'aime.
Je suis trop indigné d'essuyer ses refus;
Viens.

CALISTE.

Quoi! vous ordonnez...

SCIOLTO.

Ne me résiste plus.

CALISTE.

Non, non : j'ose embrasser les genoux de mon père :
Malgré votre courroux Caliste vous est chère.
C'est de vous, c'est pour vous que j'ai reçu le jour;
Quel bienfait, s'il n'est point un gage de l'Amour!
Oui, seigneur, vous m'aimez! pour émouvoir votre âme
Ce sont les droits du sang que ma douleur réclame.
Caliste n'a jamais, indocile à vos lois,
En faveur d'un amant combattu votre choix.
Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
Qui? moi, me séparer d'un père que j'adore!
De vos nobles destins ne me détachez pas.
Mon père, je vivrai, je mourrai dans vos bras;
Que m'importe un époux et le reste du monde?

SCIOLTO.

Lève-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
Va, je t'aime toujours.... mais vois si ma bonté
Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
Un monstre, dans ces murs, opprime ma vieillesse;
Non content de trahir, de punir ma tendresse,

Sa haine, enveloppant l'État dans ses forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
Ma fille, tu frémis! Lothario.....

CALISTE.

Ce traître!
On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
L'ingrat, que vouloit-il?... Ah! mon père, combien
Mon cœur a redouté ce fatal entretien!

SCIOLTO.

A l'oubli de mes dons il ajoute l'outrage;
Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage?
Ah! qu'importe, après tout? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure! Punissez et ses feux et sa haine;
Vengez l'État et vous.

SCIOLTO.

Loin de nous on l'entraîne.
J'ai marqué son exil au bout de l'univers.
Aux Corses mutinés il croit porter des fers.
Il va partir.... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre!
Il part!... vous l'ordonnez.... Il a pu s'y résoudre!

SCIOLTO.

Qu'entends-je? Me trompé-je? Où s'égarent tes vœux?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux:
Qu'il périsse!... à ma honte, à la vôtre, il respire!
Du fond de ses déserts il peut encor vous nuire;
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLTO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chère Caliste, ô toi, l'espoir de Gène,
Poursuis, ma fille, et prends l'âme d'une Romaine;
L'âme de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie,
Que d'un doge odieux l'ambition punie
Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'État?
De notre liberté ton hymen est le gage,
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage.
Déja même Altamont, pour prix de sa vertu,
Du rang de sénateur vient d'être revêtu.
Fiesque, Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe.
Marche d'un pas superbe à côté des héros.
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir nos maux.

CALISTE.

Jour affreux!

SCIOLTO.

Dans une heure aux autels on s'assemble.
Ton hymen célébré, le fer brille.

CALISTE.

Je tremble!

SCIOLTO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garants.
Ah! sans doute il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête?

Dieux ! parmi les combats, les flammes, les débris....
Vous me glacez d'effroi !

SCIOLTO.

Tu sauves ton pays.
J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance;
Mais j'attends plus de zèle et plus d'obéissance.
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours,
Je suis las de souffrir ces éternels retours.
Enfin, parmi les soins dont mon âme est remplie,
Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,
Et qu'un républicain, qui se livre à ta foi,
Si tu trahis l'État, le vengera sur toi.
Je te laisse y penser; dans une heure on t'appelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

DANS une heure, Lucile ! ô disgrâce cruelle !

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez-vous ?
Lothario banni fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime ?
Va, cet exil ajoute au malheur qui m'opprime.
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des pièges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance ?
On s'arme dans le temple ! on attend ma présence !
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins !
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains !

Viens! il est des moments où notre âme égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne sais qui m'arrête.... Ah! ce fatal départ....
Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart!

LUCILE.

Madame, quel projet? dieux! et qu'osez-vous dire?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire:
Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir?
Allons, Lucile, allons; suivons mon désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non, je ne puis souffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide ;
Ce monstre, malgré moi, préside à mes destins.
Qu'il demeure.... il le faut.

MONTALDE.

Madame, que je crains....

CALISTE.

Il fuit !

MONTALDE.

Déja la voile aux vents abandonnée....
Mais, de quel soin votre âme est-elle importunée ?
Ah ! que Lothario quitte à jamais ces bords !
Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours ?

MONTALDE.

Pardonnez.... votre vertu.... son crime....

CALISTE.

J'entends ! il a comblé le malheur qui m'opprime !
De son lâche triomphe il a semé le bruit !
On ose m'en parler ! Montalde en est instruit !

Ah! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes.
Mais, qu'un monstre aux affronts, dont il put m'accabler,
Ajoute encor celui d'oser les révéler,
Qu'il veuille que Caliste, en spectacle livrée,
Aux yeux du monde entier vive déshonorée,
Qu'il m'oblige à souffrir, dans ces moments d'horreurs,
L'offensante pitié du témoin de mes pleurs,
C'en est trop! Je succombe à cet excès d'injure!

MONTALDE.

Le repentir....

CALISTE.

N'est point dans son âme parjure.
O ciel! Et sur nos bords j'allois le retenir!
Non, non : je m'abandonne à mon triste avenir.
Ah! tout cède au tourment de le voir, de l'entendre!...
Qu'eût-il fait, après tout, et qu'en pouvois-je attendre?
Sa haine et son amour ont d'égales fureurs.
Oui, qu'il fuie et me livre à toutes mes douleurs.
Le regret n'a point part au courroux qui m'anime,
Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario....

CALISTE.

Qu'il parte.... il est un ciel vengeur!
Sur ces mers, où déja l'entraînoit son malheur,
Que son vaisseau, brisé par l'effort des orages,
Le laisse, sans secours, éloigné des rivages!
Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers,
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
Le consume englouti sous leurs vagues profondes.

Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir.... ne me voyez jamais.

MONTALDE, *en s'éloignant.*

Respectons sa douleur.

SCÈNE II.

CALISTE, *seule.*

Cruelle destinée,
Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée!
Du gouffre de mes maux de quel côté sortir?
Quoi, partout des forfaits! partout le repentir!
Dans le temple où m'entraîne un père inexorable,
Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable;
Il faut à mon pays sacrifier l'honneur.
Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur!
D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes,
Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes?
Dans eux les noms sacrés et de père et d'époux,
Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
Heureuses, cependant, lorsque notre imprudence
Des titres de l'amour n'accroît point leur puissance!
Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
Sous le faux nom d'amants sont encor plus cruels.

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Qu'a-t-on dit? Que sais-tu? N'est-il plus d'espérance?

LUCILE.

Madame, le temps fuit, et le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont et mon père?

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux,
Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie,
Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCÈNE IV.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ses barbares adieux.
(A Montalde qui se retire.
Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je? Hélas!

LOTHARIO.

Tes yeux
Ne peuvent soutenir ma funeste présence:
Au ciel épouvanté tu demandes vengeance;
Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, *presentant un poignard à Caliste.*

Prends ce fer vengeur, frappe et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort, moi qui vis méprisable.
Cruel, Montalde sait....

LOTHARIO.

Que je suis seul coupable.

Toi, mourir !... si je fus et barbare et jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux,
Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre.
Ton cœur est innocent, il est pur, tu dois vivre.
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas ! ces tristes jours,
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon père....

LOTHARIO.

Le barbare ! Ah ! combien je l'abhorre !
A mes vrais sentiments garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton père !... va, sans lui l'amour t'eût respectée.
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix, qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux,
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine :
Le crime de l'amour fut commis par la haine.
Ne crois pas que je veuille excuser mes transports ;
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage.
Tu le connois, pardonne et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
Ah ! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton âme inflexible eût pu se faire entendre,
Ton bras auroit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours au mépris destinés.

Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pu te suffire?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportements,
Prestige accoutumé des vulgaires amants?
C'est en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue.
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs,
Barbare, qui peut-être, en implorant ta grâce,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace.
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte, et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée!... arrête! cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre, et je l'attends de toi.
Mais nier mon amour, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangère à mon âme,
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir;
Ne voir dans mes douleurs que des peines légères,
Dans des larmes de sang voir des pleurs volontaires;
C'en est trop! tu m'as fait, par ces nouveaux transports,
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc, et loin de moi remplis ta destinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah! qu'ordonnes-tu?

CALISTE.

Laisse une infortunée,

Je me livre à mon sort, je t'abandonne au tien.
Fuis, dis-je.... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble!

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gênes.
Crains mon père, crains-moi, ne revois point ces lieux :
Va, pars, meurs, je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point : à ces cris, à ces larmes,
A la mort, dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher.
Ton âme dans mon sein n'ose les épancher :
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces.
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgrâces.
Sciolto.... Son nom seul glace mes sens d'effroi!
Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi?
Peut-être t'accablant du poids de sa colère....
Ah! je cours me venger.

CALISTE.

Et de qui?

LOTHARIO.

De ton père.
Tu pleures! Ah! pardonne au trouble où tu me vois.
Malheureux, je menace et supplie à la fois!
Indigne de t'aimer, je sens que je t'adore.
Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.
Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas :
Que sais-je? Je craindrois d'ensanglanter mon bras.
Eh bien! ose venger l'amour et la nature.
Caliste, que ce fer, teint du sang d'un parjure,

Atteste au monde entier mes remords, tes vertus;
Préviens un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat; j'ai désiré ta perte.
A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte;
Le ciel, moins équitable, a pu la négliger;
Que dis-je? Il m'intéresse à ton propre danger.
Je n'envisage, hélas! dans ma triste vengeance
Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance,
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout se présente à moi sous un aspect barbare!
Ces armes.... ces soldats.... ces vaisseaux qu'on prépare....
Dans le piège où tu cours, mes pas embarrassés....
Que sais-je?... Mes sanglots doivent t'en dire assez.
Quelle femme jamais fut plus infortunée?
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée?
L'instant, qui doit les rompre, est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours? Achève, explique-toi.
Ces mots interrompus....

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,
Sais-je ce que je dis? Je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah! détermine....

CALISTE.

Eh bien! je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir;
Voudras tu le remplir?

LOTHARIO.

O doute qui m'offense!

Quel est-il ? Parle, et cède à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté.
Viens aux genoux d'un maître et d'un père irrité;
Suis mes pas, tu le dois : viens m'épargner un crime.
Mais, jure....

LOTHARIO.

Que dis-tu ? Le tyran qui m'opprime,
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis !

CALISTE.

Quoi ! tu peux balancer ?

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis.
Mais, tu le veux... je cours... quel crime?.. Ah! le perfide!
Que lui dirai-je? hélas!

CALISTE.

Laisse à ma voix timide,
Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.
Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir,
Malheureux qui t'armant des bienfaits de mon père,
Ravis à son amour la fille la plus chère.
Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire !
Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire ;
Mais, après cet effort sur mon orgueil, sur moi,
Puis-je implorer ma grâce et l'obtenir de toi ?

CALISTE.

Qu'oses-tu demander ? Dans ta fureur extrême,
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même?

Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,
J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des déserts,
Ensevelir ma vie et ton crime et ma honte.
Heureuse, si le ciel, par la mort la plus prompte,
Retranche au gré des vœux de ce cœur opprimé,
Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai !
Mais, le temps presse, viens.

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCÈNE V.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête.

Au fer des assassins vas-tu porter ta tête?
De gardes, de soldats ce palais est rempli.
Je te sauve à regret.

LOTHARIO.

Mon sort est accompli.
Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh quoi ! loin de te plaindre...

LOTHARIO.

Va, ma mort est trop belle, et je ne puis la craindre.
Caliste, il est donc vrai ? Tu plaignois mes malheurs !
Ton père veut ma tête et tu verses des pleurs !

CALISTE.

Qu'entends-je ? jour affreux !

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse,
Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCÈNE VI.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, UN GÉNOIS
de la suite de Sciolto.

LE GÉNOIS.

(A Caliste.) *(Apercevant Lothario.)*
MADAME... Vous, seigneur, tranquille en ce palais!
Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend; volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, *à Caliste.*

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Altamont...

CALISTE.

Laisse-nous.

(A Lothario.)
Eh bien! tout est connu: tu vois ma destinée.

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée?

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits.
Heureuse, cependant, si ta haine...

LOTHARIO.

Poursuis,
Ou plutôt, cours, ingrate, aux autels du parjure.
Va, tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.

(Après un silence.)

C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ ?
La fête commençoit et je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti.
Le temple... tout est prêt... que ne suis-je parti !
Non, non, je ne veux point rompre cet hyménée.
Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée.
Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui.
Que ta honte me venge et retombe sur lui.

CALISTE.

Oui, j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise :
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise ;
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O ciel ! quel vain prestige avoit pu m'aveugler !
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis à ta vue et frémis de t'entendre.
N'importe, viens au temple, et là, d'un œil serein,
Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO.

Moi, souffrir cet hymen ! Tu l'espères peut-être ;
Tu me hais... mais, enfin, je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal,
Je le sens, c'est celui d'immoler son rival,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante.
Ah ! je vais le goûter, et ma rage contente
Dans ce jour de terreur ne suspendra ses coups
Qu'après avoir uni ton père à ton époux.

CALISTE.

Barbare !

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, GARDES.

SCIOLTO, *à Lothario.*

Toi dans ces murs, perfide!
Viens-tu pour m'y braver? Quelle fureur te guide?
Au palais des tyrans porte tes pas impurs;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs;
Tremble!

SCÈNE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

Parle, à tes yeux quel motif le ramène?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine?
Caliste à vos projets cesse de s'opposer;
Mon père, de ma main vous pouvez disposer.
Lothario vous brave, et sa rage égarée
Ose encor menacer votre tête sacrée.
Donnez, seigneur, donnez ou retenez ma foi;
Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

QUE dois-je présumer? O père déplorable!
Quoi! mon sang! quoi! ma fille... elle seroit coupable!
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... ciel!

SCÈNE X.

ALTAMONT, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Ah! mon fils,
Lothario demeure, et nous sommes trahis.

ALTAMONT.

Je le sais; mais Caliste, à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALTAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer?
Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne?
Ah! qu'il reste en ces lieux : je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde;
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde;
Fiesque et Doria commandent dans le port:
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort.

Enfin, n'avons-nous pas, pour venger la patrie,
Ces braves habitants des monts de Ligurie,
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,
Fondent sur les tyrans et changent nos destins?

SCIOLTO.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoît le mystère:
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés.
Dans des temps orageux ces murs fortifiés,
Du moins à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats.
Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE, *seule.*

O triomphe du crime ! ô jour épouvantable !
Plus d'honneur, plus de gloire, et Caliste est coupable !
Caliste est dans le temple ; elle-même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, inflexible et sévère,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un père,
Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois !
Mais, pourquoi sa douleur plus sombre et plus tranquille
Vient-elle d'éloigner sa fidèle Lucile ?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas ?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats,
Caliste, qui, peut-être éperdue, égarée,
Saisit l'instant d'armer sa main désespérée,
Tout me remplit d'effroi... seule dans ce palais,
Je frissonne... je cours et ne sais où je vais.
Mais quel mortel ici fond et se précipite ?
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite ?

SCÈNE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Montalde!

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux?
Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous?

MONTALDE.

Parlez, au nom des cieux!
Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non, non, plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel! se pourroit-il...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
Ce choc tumultueux d'armes et de débris?
Caliste!... son malheur m'arrache encor des larmes.
Ah! si vous l'aviez vue, au milieu des alarmes,
Embrasser les autels pour l'hymen préparés,
Frapper, meurtrir son sein... Lucile, vous pleurez!
Oui, pleurez... voyez-la, victime involontaire,
Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son père,
Loin d'oser prononcer de coupables serments,
Ne pousser que sanglots, que longs gémissements.

Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées.
Du temple, cependant, les portes sont brisées :
Lothario paroît suivi de ces vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs ;
Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire.
Mon criminel ami, d'une main sanguinaire,
Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux.
Que d'affreuses clameurs ! que d'effroyables coups !
Sciolto qui sans doute avoit prévu l'orage,
Menace, et donne enfin le signal du carnage.
Des antres du trépas, de ces noirs souterrains
Où la mort sous le marbre enferme les humains,
Soulevant tout à coup ces tombes révérées,
Sortent des légions au combat préparées.
Figurez-vous Caliste au milieu des poignards,
Le front pâle, l'œil sombre et les cheveux épars,
Courir et s'élancer, se jeter pour barrière
Entre Lothario, son époux et son père,
Retenir tour à tour leurs bras ensanglantés,
S'écrier en pleurant : « Arrêtez ! arrêtez !
« C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie,
« Moi qui vous trahis tous, qui déteste la vie ! »
On répond à ces cris par ces cris différents :
VIVE LA LIBERTÉ ! PÉRISSENT LES TYRANS !
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilège,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilège.
Le beau-père, le gendre et son cruel rival,
Gène entière combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste,
Que fait Caliste ?... Hélas ! que m'importe le reste ?

MONTALDE.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux :
J'ai cru que ce palais l'offriroit à mes yeux.
Pendant ces mouvements du temple elle est sortie ;
Lothario suivoit sa marche appesantie ;
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCÈNE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE, LUCILE.

(Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scène. Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.)

MONTALDE.

Arrête.

LOTHARIO, *furieux.*

Laisse-moi.

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE.

Courons vers Sciolto.

CALISTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Suis-je assez confondue ?
Quoi ! tu poursuis encore une femme éperdue !
Monstre, sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non, ne l'espère pas.
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas.
De ton hymen, ici, je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien ! venge-toi, frappe, épuise enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide : tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux;
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi! j'étois réservée à ce comble d'horreur!
Du moins, en l'arrachant, n'avilis point mon cœur!
Tu m'accuses, barbare, et si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire,
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu.
Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi:
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime,
Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux.
Ta haine pour mon père, inflexible, obstinée,
Aux pieds de nos autels malgré moi m'a traînée.
J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
J'ai cru que dans le trouble où Gènes est plongée,
Je serois aisément ou perdue ou vengée.
Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir.
Je vis encore et vis soumise à ton pouvoir.

Non que de mon hymen la honte prévenue,
Te rende désormais plus coupable à ma vue.
Mais que t'a fait mon père, et pourquoi ta fureur
L'a-t-elle environné du glaive destructeur?
Hélas! il ignoroit que tes feux sacrilèges
Avoient sur Altamont de honteux privilèges?
Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
Que pour l'assassiner et me perdre avec lui?
J'espérois...

LOTHARIO.

Connois donc le pouvoir de tes larmes.
Cette ville est en proie au tumulte des armes.
On attaque, on repousse; une égale valeur
Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur.
La victoire étendant ses ailes incertaines,
Plane, sans se fixer, sur les remparts de Gênes.
Je puis seul décider des destins de l'Etat,
Favoriser le doge ou servir le sénat.
Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
Pourroit... n'irrite point un mortel né farouche;
Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? Parle, achève et j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure
Viens me jurer la foi que mon amour te jure.
Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser! toi, cruel?

LOTHARIO.

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire;
Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate, que dis-tu?

CALISTE.

Je ne me pare point d'un faste de vertu.
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître:
Perfide, je t'aimai, j'en rougis; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire et de t'aimer toujours.
Mais tu sais quel affront j'ai reçu de ta rage,
Et ma main deviendroit le prix de cet outrage!
Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
Dût Caliste elle-même en ce jour odieux,
Sur les restes fumants de sa famille entière,
Mourir de mille morts et mourir la dernière,
J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,
Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence,
Malheureux, qui toujours opprimant l'innocence,
Crois par des attentats justifier tes droits,
Qui place sous ses yeux, pour contraindre son choix,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire,
Et mets encore à prix la tête de son père!

LOTHARIO.

La cruelle ! ses vœux vont être satisfaits :
Pour la première fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit encor quelques droits sur mon âme,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrai ma flamme.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien ! par mes funestes jours
De tes assassinats commence ici le cours.
De mon père irrité sauve-moi les approches ;
Épargne-moi ses cris, ses plaintes, ses reproches,
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'État, sa tendresse et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'âme la plus constante et la plus magnanime.
Mets un terme aux tourments de mon cœur éperdu :
Je tombe à tes genoux ; que mon sang répandu...

SCÈNE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

SCIOLTO.

Lucile, il n'est plus temps.... Que vois-je ? Quoi, ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit sa famille !
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux ?

CALISTE.

Mon père !

SCIOLTO.

Fuis, perfide, et fuis loin de ces lieux.
Tu m'as trahie.

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue.

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu.
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu!

SCIOLTO.

Va de ce vil tyran partager la victoire.
Il triomphe, il est vrai, mais sans honneur, sans
Ministre audacieux, du haut de ses autels
Il inspire la crainte aux timides mortels.
Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne;
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition
Les dehors imposants de la religion.
Le crédule Génois tremble sous l'anathème.
J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
Quitter mes étendards, revoler dans les fers,
Adorer à genoux le tyran que tu sers.
Va, cours, vole, te dis-je... Et toi, fille infidèle,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle:
Apprends-moi des forfaits que j'ai dû soupçonner;
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO.

Caliste!

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse,

Que la honte du moins soit ton premier supplice.
Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur,
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abîme
Où j'ai caché long-temps les outrages du crime.
Mais il le faut.... hélas! mon silence a produit
Les maux accumulés dont la foule nous suit.
Cette lettre fatale....

(Elle tire de son sein la lettre dont il est question au second acte, et dont le contenu est indiqué.)

LOTHARIO.

Arrête!

CALISTE.

Non, perfide.
De ton sort et du mien que ce moment décide.
Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne.... Quoi! tu frémis.

CALISTE.

Vous-même frémissez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée.

(Il lit.)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée!

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi: que ton obscurité
Me dérobe aux regards d'un père épouvanté.
Ah! Lucile, où fuir?

SCIOLTO, *tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.*

Frappe, ou donne-moi ta vie.

LOTHARIO, *tirant aussi son épée.*

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, *se jetant entre son père et Lothario.*

Arrêtez, inhumains!
Ah! tournez contre moi vos parricides mains.

(Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

Je succombe à mes maux.

SCIOLTO.

Que ce palais s'embrase!
De ces murs écroulés que la chute m'écrase!
O ma fille!... ce nom ne fait plus naître en moi
Que d'affreux sentiments de douleur et d'effroi.
Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux père.

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colère;
Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
Ah! du moins, prends pitié de ta fille expirante:
Qu'un lien plus heureux....

SCIOLTO.

Quoi! ta bouche insolente
Ose attester des droits acquis par des forfaits!
Va, tu peux me haïr autant que je te hais.
Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande:
Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande;
C'est ta mort: entre nous il n'est que ce traité.
Si la loi des tyrans, si la nécessité
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel, ma main déterminée

22.

Sur le marbre du temple orné pour vous unir,
Immoleroit Caliste, et sauroit t'en punir.
Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes.
J'allois finir tes maux, et je vais les combler :
Tu demandes du sang, et le sang va couler.
Que dis-je? Je connois ton orgueil inflexible;
Lui seul en ces instants rend ton âme sensible.
Eh bien! pour te punir il faut t'humilier :
J'avois caché ta honte, il faut la publier;
Je veux que mon rival de tes bienfaits rougisse,
Et qu'immolé pour toi, lui-même te maudisse.

SCÈNE V.

SCIOLTO, CALISTE *évanouie,* LUCILE.

SCIOLTO.

Quoi! le barbare encore insulte à ma douleur!
Où va-t-il? Je frémis!... Dieu puissant, Dieu vengeur!
Veille sur Altamont, et punis le coupable.
Cher et fatal objet, ô fille déplorable,
Caliste! je devrois dans ce fatal moment
Où son cœur oppressé se ferme au sentiment,
Je devrois.... quoi! faut-il m'armer pour son supplice?
Épargne-moi, grand Dieu, ce sanglant sacrifice,
Ou, si l'ordre éternel le réserve à mon bras,
Donne-moi des vertus que je ne connois pas.

CALISTE.

Où suis-je, et quelle voix me rappelle à la vie?
O mon père, est-ce vous?

SCIOLTO.

Ton funeste génie
Nous abandonne au glaive, et je crains qu'égorgé....

SCÈNE VI.

SCIOLTO, ALTAMONT *entrant l'épée a la main,* CALISTE, LUCILE.

ALTAMONT.

Nature, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel! Lothario....

ALTAMONT.

Je triomphe, il expire.
Ah! de quels attentats sa voix vient de m'instruire?
Ma trop juste fureur le cherchoit dans ces lieux.
Je l'aperçois.... le crime étoit peint dans ses yeux.
Je fonds sur le perfide, et lui-même il s'élance.
J'ai plongé dans son sein le fer de la vengeance.
Il ne lui reste plus, dans les bras de la mort,
Que le poids des forfaits, et l'horreur du remord.

SCIOLTO, *regardant Caliste, et voulant pénétrer ses sentiments.*

Tu pleures! tu te plains!

CALISTE.

Vous observez mes larmes,
Barbares.... laissez-moi me saisir de ces armes.
(Elle se jette sur l'épée d'Altamont, qui s'oppose à ses efforts.)
Ah! finissez les maux à mes jours attachés:
Je l'aimois.

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE.

C'est vous qui l'arrachez.

N'en doutez point, cruels; sans votre tyrannie,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.
L'ombre de la retraite environnoit ma vie,
Dans son obscurité vous m'avez poursuivie.
On m'a rendue au jour, et mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abîme entr'ouvert sous mes pieds.
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos desseins.... frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus: soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.

(Elle sort.)

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.
Mais il faut disposer ton cœur au repentir.
Va, j'en sais un moyen.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois.*

Quel trouble vous égare?

LE GÉNOIS.

A forcer le palais le doge se prépare.
Lui-même aux assiégeants prescrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom sert de signal.
On l'appelle à grands cris

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.

Malheureux ! nos vengeurs vont recevoir des fers.
Nos fronts, chargés du joug, d'opprobres sont couverts.
Fille ingrate, c'est toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles :
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi ! vous pourriez, seigneur....

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déja ses épaisses ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre et du silence empruntons le secours.
Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,
Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire.
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.
Ce poignard dans mes flancs est près de s'enfoncer ;
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous ? O trop malheureux père !

SCIOLTO.

Ah ! je ne le suis plus : ce nom me désespère.

ALTAMONT.

Quels funestes desseins il me laisse entrevoir ?
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est tendu de noir, et n'est que foiblement éclairé. Une lampe pend au milieu. A l'un des côtés est une espèce de lit funèbre où est le corps de Lothario. De l'autre, on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.)

SCÈNE I.

CALISTE, LE GÉNOIS *de la suite de Sciolto.*

CALISTE, *au Génois qui la conduit.*

ÉCLAIRCISSEZ mon sort, parlez, rien ne m'étonne.
(Le Génois sort.)
Où me conduisez-vous?.. Il fuit!.. Il m'abandonne!
(Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve.)
Ces terribles objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,
Ce sinistre appareil, le silence, la nuit,
Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.
Qu'il est dur, cependant, que la main paternelle
Ait disposé pour moi cette pompe cruelle!
Ah! pour m'épouvanter, étoit-il donc besoin
Que de ces noirs apprêts mon œil fût le témoin?
Mon père, accables-tu ta fille désolée?

(Apercevant le tombeau de Lothario, et levant le voile qui le couvre.)

Mais, qu'entrevois-je encor? Quel est ce mausolée?
Hélas! pour qui ce deuil, ces festons odieux?
Auroit-on préparé... Lothario! grands dieux!
Fantômes de la nuit, redoutables ténèbres,
O spectres qui traînez vos dépouilles funèbres,
Des enfers avec vous dût sortir la terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur.
Voyez-vous sur ce front, où se peignoit l'audace,
Cette pâleur livide et ce froid qui le glace?
Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour?
De quel spectacle affreux me vois-je environnée?

(Elle s'éloigne du tombeau, et se trouve près de la table sur laquelle est la coupe.)

Mais à qui cette coupe est-elle destinée?

(Elle s'avance auprès de la table.)

Ah! c'est à moi sans doute... Il est temps que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur;
Dans le fond de mon âme osons porter la vue.
Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,
Mes sentiments de haine et ceux de ma pitié,
La pesanteur du joug où mon sort fut lié,
L'illusion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune, enfin, me rend-elle coupable?
Oui, Caliste, tu l'es... le sénat dispersé;
Dans son propre palais, Sciolto menacé;
Frégose, ce barbare égorgeant ses victimes;
Ton pays dans les fers : tremble, voilà tes crimes!
Viens donc, ô mort, entends mon lamentable cri!

(Elle porte la main à la coupe.)

Viens, mes jours sont à toi!.. mon père!

SCÈNE II.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici.

O soutien des héros, amour de la patrie,
Étouffe dans mon sein la nature attendrie.
Qu'un père qui punit a besoin de vertu!

CALISTE.

Relevons à ses yeux mon courage abattu.
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille.
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement.*

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré!

SCIOLTO.

Sais-tu que, dans la nuit, retenus par la crainte,
Nos tyrans, pour forcer cette fatale enceinte,
N'attendent que l'instant où dans l'obscurité
L'aurore répandra sa première clarté?
Sous nos murs démolis, sous nos tours embrasées,
Ils vont ensevelir nos têtes écrasées,
Ou, croyant te payer mes secrets découverts,
En vainqueurs dédaigneux te proposer des fers.
Le mépris ou la mort, voilà notre espérance.
J'oppose à nos destins une vaine prudence.
Altamont, loin de nous par son zèle entraîné,
Peut-être en ces instants expire assassiné.
As-tu prévu ces maux?

CALISTE.

Ah ! pourquoi me les peindre ?
Je les ai tous causés ; je vois ce qu'il faut craindre ;
Et ma honte...

SCIOLTO.

La honte est un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs.
Involontaire ou libre, apprends qu'on mésestime
Et celui qui la souffre, et celui qui l'imprime.
Dis-moi : de tous les biens dispensés par le sort,
Quel bien préfères-tu ?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui ?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix.... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage ?

CALISTE.

Oui, mon père, et, sans vous, ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe.
L'œil mesure, en tremblant, l'abîme de la tombe.
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie et l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien ! frappez vous-même ;
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO.

Quand je compare, hélas! à des jours plus sereins
L'horreur de cette nuit et nos cruels destins,
Quand la pitié rappelle à ma triste mémoire
Le temps de tes vertus et celui de ma gloire,
Le temps où ma fierté rendoit grâces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux,
Incertain, déchiré, je flotte et délibère.
Je n'ose te punir, et frémis d'être père;
Tumultueux combat où, d'une égale voix,
La nature et l'honneur se disputent leurs droits!
Ma fille!... ah! malheureux!

CALISTE.

Quoi! vous versez des larmes!

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
Hélas! tout m'attendrit!

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLTO, *portant la main à son poignard, et lui présentant la coupe en détournant les yeux.*

Eh bien! je vais... mais, non! tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah! j'y consens.

SCIOLTO.

Arrête! ô nature, ô tendresse!
O ma chère Caliste, épargne ma foiblesse!
Hélas! je me croyois un cœur plus inhumain.
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain.
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
En juge indifférent, j'ai condamné ma fille.

Ma farouche vertu se borne à cet effort.
Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir? Vos mains....

SCIOLTO.

Non, fille infortunée.
Que ta seule vertu règle ta destinée.
Le danger presse.... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

O mon père!

SCIOLTO.

Je sors, et ne te verrai plus.
Adieu, Caliste, adieu!

CALISTE.

Suis-je encor votre fille?

SCIOLTO.

Oui, je t'aime toujours et te plains.

CALISTE.

Le fer brille.
Fuyez, de nos tyrans évitez le courroux.

SCIOLTO.

Je mourrai de ta mort, ou mourrai par leurs coups:
N'importe.

CALISTE.

Ayez pitié de ma douleur amère.

SCIOLTO.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

CALISTE, *en se jetant dans ses bras.*

O joie!... ô désespoir!

SCIOLTO.

Adieu!... je vais mourir!

SCÈNE III.

CALISTE, *seule.*

Oui, je n'aspire plus qu'au moment de périr;
Mais quelle solitude enferme la victime?
Hélas! le remords seul accompagne le crime!
Le plus vil des humains, au terme de ses jours,
Voit d'autres malheureux lui prêter des secours,
Et moi seule en ces murs, tremblante et consternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée.
Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler:

(Regardant le tombeau de Lothario.)

Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler!
L'autel est, après tout, digne du sacrifice.
Non, non: la mort pour moi ne peut être un supplice.

(Elle prend la coupe.)

Que sais-je? En préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs?
Ah! cette douce idée affermit mon courage.

(Elle boit le poison, et après un silence:)

C'en est fait, et la mort est enfin mon partage.
Déja d'un voile épais mes yeux sont obscurcis.
Où vais-je? Où reposer mes pas appesantis?
Où me traîner?... je cède.... et ma force succombe.

(En s'égarant, elle est arrivée au pied du tombeau où elle se précipite.)

Mais où suis-je?.. Ah! grands dieux! au pied de cette tombe!
Infortuné mortel, que je n'ose nommer,
Dont j'ai plaint le trépas.... que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil tu triomphes encore:
Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O père impitoyable autant que malheureux!
(S'élançant vers Caliste.)
Ah! madame.

CALISTE.

Il est fait, ce sacrifice affreux!
Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeste.
Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il n'est plus.

CALISTE.

Il n'est plus!

LUCILE.

Vainqueur de nos tyrans,
Altamont l'eût sauvé du fer des assiégeants;
Le fidèle Altamont venoit, couvert de gloire,
Partager avec lui les fruits de sa victoire,
Et suivi des héros les soutiens de l'État,
Triomphant et vengé le conduire au sénat;
Mais l'auteur de vos jours a craint de vous survivre:
Il a cherché la mort.

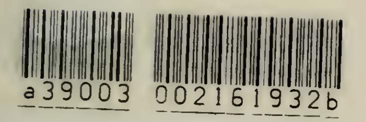
CALISTE.

Mon âme va le suivre.
Honore ma mémoire, en plaignant mes malheurs.
Victime de l'amour, de la vertu.... je meurs.

FIN DE CALISTE.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.


a39003 002161932b

